

*23e édition*



*Thème*

*Rois et reines*

*Concours  
de nouvelles  
"À vos plumes"*



*Étape des  
sélections :*

*Choisissez  
vos 10 textes  
préférés*

# Sommaire

---

À double tranchant	p. 3
Promise	p. 7
À pieds joints	p.13
Révérance	p.17
Souvenir : Les cinq sens	p.21
Un bal déguisé	p.23
Okika	p.26
Mariage	p.28
Je te vois lorsque mes yeux se ferment	p.33
La Reine Émeraude	p.36
Les îles royales	p.43
Le rêve de Cataleya	p.52
Le traîneau des deux reines	p.57
Les têtes tomberont	p.60
Mon royaume	p.63
Le manuel des marchands de temps	p.67

## À double tranchant

Voilà trois ans que je ne l'ai pas vu. Et pourtant, je me souviens de tout. Ses yeux, son sourire, sa peau rougeâtre, son odeur, son charisme quand il parlait. Tout est ancré dans mon esprit comme une marque dans la pierre. Quand je ferme les yeux, il m'arrive même de sentir son cœur s'accélérer, sa respiration irrégulière s'accroître. Toutes ses émotions, ses réactions, je les connais par cœur. Mais lui, je ne le connaissais pas, ou du moins pas assez. Et, à vrai dire, je ne le connais toujours pas. Il se cache en espérant ne plus se confronter à moi. Il vient de temps à autre me rendre visite, je le sens dans mon être. Mais il n'ose pas franchir la porte, cette porte immense et massive, presque impénétrable. Alors il attend à son pied, longtemps. Je me demande ce qu'il peut imaginer, à quoi il réfléchit. Est-ce par manque de courage ou par peur qu'il m'évite, qu'il me fuit ? Sait-il ce que je ressens depuis trois ans ?

La réponse est en réalité assez simple. Rien. Je ne ressens plus rien depuis ce jour. Les rires, les pleurs, tout a une saveur banale, identique, sans caractère. Et, même si je sais parfaitement que je n'ai qu'à déverrouiller la porte pour que tout reprenne vie, je m'y refuse. Et je m'y refuserai, sous peine de mort.

L'horloge annonce 15 heures, et je n'ai toujours pas bougé. Si un peintre croisait mon chemin, voilà à quoi ressemblerait son œuvre : une femme assise sur un divan, ses cheveux blonds décoiffés recouvrant son épaule gauche. Sa peau, vêtue d'une robe de chambre en satin rouge, paraît toute pâle à côté. Les couleurs chaudes de la cheminée éclaircissent son visage fin. Ses yeux, plongés dans *Jane Eyre*, sont emplis de larmes. Voilà donc à quoi ressemblerait mon portrait s'il venait à être figé par les traits d'un pinceau.

Cependant, le salon dans lequel je me trouve actuellement est vide, froid et sombre, comme le reste du manoir d'ailleurs.

Nous sommes le lundi 1<sup>er</sup> décembre 1924, et voilà précisément trois ans et deux jours que je n'ai pas quitté ma demeure. Elle se trouve à

la lisière de Londres, séparée des hauts immeubles par un portail en métal massif. Sa façade, vêtue de briques assombries par le temps, est recouverte de lierre à quelques endroits. La porte en bois noir renferme un sombre couloir au bout duquel se trouve un grand escalier. La salle à manger, à gauche de l'entrée, peut accueillir une vingtaine de personnes à sa table, éclairée par un lustre nacré. Le bois crépitant réchauffe l'atmosphère. Le salon, quant à lui, se trouve à droite. Deux fauteuils, ainsi qu'un bar l'habillent. L'odeur de la nourriture provenant de la cuisine traverse le couloir pour arriver dans mes narines. À l'étage se trouvent les chambres à coucher ainsi que la salle d'eau. Mais ma pièce favorite est le bureau de Père, où les livres croulent de la bibliothèque. Brontë, Orwell, Nietzsche, Shakespeare, tous y ont leur place. Alors, depuis que j'ai l'autorisation d'en emprunter, je les ai lus, et même relus pour les plus chanceux d'entre eux. Bien heureusement, derrière le manoir se cache un jardin, où mon père passait ses journées à étudier les plantes et les fleurs afin d'établir un journal.

Autrefois, lorsque mes parents y habitaient, le manoir des Chestfields était l'un des sujets principaux dans les grands banquets, mais il était une grande source de conflits aussi. Je me souviens des bagarres qu'il pouvait y avoir à la sortie d'une des nombreuses soirées mondaines auxquelles je devais assister. Convoitise ou jalousie je présume. Aujourd'hui, mes parents ont emmené son prestige dans leur tombe. À vrai dire, cela ne me dérange pas vraiment. Le manoir est tombé dans l'oubli, moi avec. Je ne suis donc plus dans l'obligation d'assister à ces soirées hypocrites et creuses. Ils se prenaient pour des rois, mais je n'ai pas vu plus pauvres qu'eux. Mais là n'est pas le sujet, tout cela appartient au passé. Et si l'on y reste trop longtemps, on en meurt. Le temps nous consume, petit à petit. La mort marche à côté de nous. Chaque jour, elle accompagne nos pas. Elle joue avec nous, danse auprès de nous. Elle détient toutes nos vies, du prince au clochard. Encore pire, elle maîtrise absolument tout ce qui nous entoure, et le temps n'y

échappe pas. Comment je le sais ? Je l'ai vu, voilà trois ans de cela. Mieux encore, je l'ai combattu.

Lundi 29 novembre 1921. Mère venait de rendre son dernier souffle la semaine passée. J'arpentais les murs du manoir, me remémorant tous les bons souvenirs que j'avais pu avoir avec elle. Il n'y en avait pas beaucoup, certes, mais ils étaient précieux. La peine commençait tout doucement à s'échapper, laissant place au déni. Heureusement, je n'étais pas seule. Il était là, mon prince, mon roi. 15 heures. On toqua à la porte. C'était lui, enfin je crois, je ne me souviens plus très bien. Je me précipitai pour lui ouvrir. Je courus. Je dévalai les escaliers. Je manquai de trébucher deux ou trois fois. J'y étais presque. Plus que quelques mètres. Je tournai la clef. J'ouvris la porte. Le voilà, en face de moi, mais ce n'était plus lui. C'était le roi, oui, je peux en témoigner, mais pas celui que je connaissais. L'enfer, Lucifer, Satan, peu importe son nom, il se tenait face à moi, froid, sévère, cruel. Si le regard était une arme, je ne serais plus là pour en parler. Je ne peux toujours pas l'expliquer, mais je lui ai dit d'entrer, de s'installer. Alors, il s'exécuta.

Il attendait patiemment son thé au bord de la cheminée. Une fois servi, il prit place sur un des fauteuils, je fis de même, puis la discussion habituelle commença. L'horloge annonça 18 heures. Il faisait déjà nuit. On entendait la pluie frapper de plus en plus fort sur les carreaux de la salle à manger. Le vent sifflait si violemment que les branches des arbres résistaient pour ne pas s'effondrer. Le tonnerre gronda et, en un instant, alors qu'un éclair révélait le grabuge extérieur, son visage m'apparut à nouveau comme le gardien des enfers.

Je me levai si vite que ma tête tourna. Des tours et des détours dans la pièce, je ne faisais que ça. Je cherchais par tous les moyens d'éviter son regard. Mais il restait là, sans aucune expression, les lèvres fixes. Pourtant, je l'entendais. Sa voix était calme, terrifiante. Il était mon maître, j'étais son esclave. Et le pire, c'est que je l'ignorais. Mais s'il y a bien une chose que j'ai comprise ce jour-là, c'est que les personnes qui vous sont le plus proches sont en fait

celles que vous connaissez le moins. Elles s'accrochent à vous, vous faisant croire que la couronne est sur votre tête. En réalité, ce n'est que manipulation et tourments. Mais c'en est fini.

En une seconde, je me figeai. J'étais épuisée, exténuée, par sa faute. Tout était de sa faute. Voilà bien trop longtemps qu'il me manipulait avec ses vers et ses métaphores. Je me précipitai sur le vase le plus proche, le brisai au sol, en pris une partie bien tranchante et, arrivée à son niveau, je lui entaillai le bras, une, deux, trois fois. Essoufflée, je posai délicatement l'objet taché de sang, et, m'effondrant à ses pieds, je m'endormis près de lui. Il n'avait pas bougé d'un centimètre, seule sa respiration me confirmait qu'il était encore en vie.

Depuis ce jour, je ne l'ai jamais revu. Me voilà donc ici, seule dans un manoir vide d'âmes, à errer de pièce en pièce, à relire les ouvrages de Père, assise dans ce fauteuil, et habillée d'une robe de chambre de satin rouge, cachant trois balafres. Car oui, ce soir-là, il n'y avait que moi dans le salon, de même que tous les autres soirs. Et, essayant de me débattre, je fis face à moi-même, car, souvenez-vous, la personne dont vous êtes la plus proche est aussi celle que vous connaissez le moins.

## Promise

« Faites entrer la promesse ! » s'exclama le prince.

*Je ne pleurerai pas*, songea la princesse Kaela alors qu'elle traversait la nef de l'église.

Elle regardait devant elle, droit dans les yeux de son futur époux. Elle ne pouvait nier sa beauté physique, tout comme elle ne pouvait ignorer la laideur au plus profond de son regard.

Elle savait ce qui l'attendait après son mariage, mais elle y était préparée. Elle s'attendait à la violence, et aux giclées de sang qui en découleraient. Kaela savait qu'il était violent, et qu'il la considérait comme son ennemie.

Les royaumes d'Élinor et de Valiadys entretenaient une longue dualité qui avait traversé les siècles. La guerre faisait rage depuis deux-cents ans sans que le royaume d'Élinor, dont elle était la princesse, ne se rende. Les guerriers et les chevaliers se battaient avec bravoure et courage depuis toutes ces années et la maîtrise si particulière des arts martiaux avait traversé les âges.

Élinor avait été adulé et craint durant si longtemps que le goût de la défaite asséchait encore la gorge de Kaela. Si Élinor n'avait pas été vaincu, elle ne se serait pas retrouvée à se marier avec l'effroyable prince Ronan.

Alors qu'elle atteignait presque l'autel où le curé l'unirait au prince jusqu'à ce que la mort les sépare, elle garda la tête haute, les yeux fixés sur le magnifique tableau qui était un présent offert par le prince. Celui-ci la représentait, belle, naïve et faible. Kaela le détestait car elle savait qu'elle était bien plus.

Certes, elle ne manipulait pas les armes comme son frère, mais elle était pleine de surprises.

Néanmoins, elle préférait regarder cet immonde portrait plutôt que d'écouter les affreuses paroles des Valiadysiens qui se faisaient un honneur de l'injurier de tous les noms. Malheureusement pour eux, toutes les insultes soufflées par leurs lèvres glissaient sur elle sans que cela ne l'atteigne.

Durant l'interminable voyage, elle avait pris le temps de se confectionner une armure que nul ne pourrait briser, encore moins ce peuple qui ne la mériterait jamais. Cependant, elle serait bientôt

leur princesse, et plus tard reine. Sachant cela, sachant qu'un jour elle les gouvernerait tous, elle eut la délicate audace de sourire.

Un sourire plein de férocité, aussi flamboyant que la rage qui habitait son cœur. Cette fureur, elle avait pris le temps de la modéliser afin qu'elle lui serve d'arme, plutôt qu'elle ne la détruise. La rage était son unique alliée dans ce royaume qui voulait la mort de sa famille, et d'elle-même.

Elle seule pourrait lui permettre d'arriver à ses fins.

Une fois à l'autel, elle ne se départit nullement de son sourire, encore moins quand elle vit sa famille tout proche d'elle.

Son père la regardait avec regret.

Sa mère avait les yeux noyés de tristesse.

Ses deux frères l'observaient avec une grande mélancolie.

Elle s'efforçait de ne pas en vouloir à ses parents, malgré la douleur sourde qui lui meurtrissait le cœur. C'était à cause d'eux qu'elle se retrouvait là, offerte à ces requins qui la tortureraient de la pire des façons.

Son père, le roi Baltazar d'Élinor, n'avait pas écouté les conseils de sa fille si stupide et naïve. Pourtant, elle avait compris que les régiments envoyés par le roi ne suffiraient pas.

Comment une pauvre princesse qui n'avait jamais quitté le palais pouvait comprendre quoi que ce soit à la guerre qui faisait rage ?

Comment pouvait-elle en savoir plus que ses frères qui combattaient depuis de nombreuses années ?

Comment la petite Kaela pouvait-elle rivaliser avec des guerriers ?

Mais comment pouvaient-ils savoir que Kaela n'était pas stupide, et qu'elle assistait à tous les conseils de guerre déguisée en serviteur ?

Qu'elle ne savait certes pas manipuler une épée ou une hache, mais qu'elle s'entraînait à créer des poisons redoutables depuis son plus jeune âge ?

Non, bien sûr, ils n'étaient au courant de rien, trop occupés à faire couler le sang.

Jusqu'à la défaite de son père dont les armées s'étaient bel et bien fait massacrer.

Kaela se rappellera toujours ce jour fatal où toute la famille royale siégeait à table. Le regard confiant de son père lui avait donné la nausée. Il racontait comment allait se terminer la bataille. Les

Élinoriens rentreraient victorieux, couverts du sang de leurs ennemis. Puis ce regard s'était transformé lorsqu'un messager était apparu en trombe dans la salle. Kaela savait parfaitement ce que disait la lettre dans la main du roi, et lorsque les soldats valiadysiens avaient débarqué à leur tour dans la salle, elle avait retenu un cri.

Valiadys avait gagné.

Bien sûr qu'ils avaient gagné, ils avaient même marché sur la capitale d'Élinor tandis que le roi se vantait de son intelligence.

Quand on l'a jetée dans un cachot sombre, la princesse s'est juré qu'elle ferait en sorte de sauver Élinor.

Quand on l'a fait sortir une semaine plus tard de la cellule ténébreuse, et qu'on l'a amenée voir ses parents, elle savait.

Elle savait, mais elle s'était liée d'amitié avec le déni qui lui racontait encore des mensonges à l'oreille.

Mais quand sa mère prit la parole, elle savait qu'ils s'étaient rendus. Ils avaient laissé tomber, alors qu'en tant que souverains, ils devaient protéger le royaume d'Élinor jusqu'à la mort. Pas le laisser aux mains de l'ennemi si facilement. Élinor n'existait plus, il n'était plus qu'une extension de Valiadys.

Elle se rappela avoir vécu ce moment comme une trahison. Sa famille l'avait poignardée une fois en rendant les armes, mais la blessure la fendit en deux quand sa mère lui avoua que la seule façon de rester en vie était de la marier au prince de Valiadys.

Ils la jetaient dans la gueule du loup pour rester en vie.

Les deux royaumes qui se vouaient une haine sans merci et qui se combattaient depuis plus de deux-cents ans étaient désormais alliés.

Dorénavant, les deux pays seraient liés à jamais puisqu'elle s'apprêtait à épouser le futur roi Ronan de Valiadys.

Malgré l'amour qu'elle portait à sa famille, jamais elle ne leur pardonnerait. S'ils avaient réellement voulu se battre, ils auraient triomphé.

Kaela était désormais leur dernière chance de reprendre leur trône, même s'ils ne le savaient pas encore.

Si jusqu'à présent elle était restée dans l'ombre, il était temps pour elle d'entrer en scène. Elle accorda un signe de tête au curé, qui lui lança un regard hostile en retour. Bien sûr, il la détestait. Elle serait valiadysienne de nom mais élinorienne de sang pour toujours.

Et elle en serait fière à jamais.

Enfin, elle regarda son promis. Son visage d'ange, sa carrure parfaite... et son regard de démon. L'homme cruel qu'il était pensait pouvoir la détruire, elle lui démontrerait le contraire.

Cependant pour le moment, il lui prit les mains avec une douceur trompeuse, et ses yeux caressèrent sa silhouette.

– Vous êtes divinement belle, princesse Kaela.

– Et vous êtes impressionnant, prince Ronan. Encore mieux sculpté que dans mes rêves.

*Vous êtes un véritable cauchemar.*

– Bien, maintenant que les deux promis sont réunis, nous allons procéder aux vœux sacrés, s'écria le curé afin de se faire entendre du fond de l'église.

La foule hurla de bonheur, folle de joie à l'idée d'asservir complètement Élinor et Kaela.

Elle s'imagina le moment où ils s'agenouilleraient devant elle, le visage transpirant de terreur et de crainte. Son amie la rage lui enjoignit la patience, et la princesse garda son sourire bien en place. Elle ne devait pas se trahir maintenant, pas après tout ce qu'elle avait fait.

– Par-delà le soleil dérobé par les nuages ! commença le curé en prenant leurs mains jointes dans les siennes ridées.

La foule le répéta, extatique.

– Par-delà la lune cachée par la brume, continua le vieil homme en amenant les mains du jeune homme vers les lèvres de Kaela afin qu'elle les embrasse.

Ce qu'elle fit avec une grande douceur.

*Je dois paraître faible.*

– Par-delà la terre abritée par la flore et la faune.

Cette fois, ce fut au tour de Ronan d'embrasser les mains de Kaela, qui réprima un frisson.

– Et enfin, par-delà la vie entretenue par les hommes !

Ils entrelacèrent à nouveau leurs mains jointes.

– Princesse Kaela de l'ancien Élinor, désirez-vous prendre le prince Ronan de Valiadys pour époux ?

*Pas le moins du monde.*

– Oui je le veux, affirma-t-elle d’une voix forte, comme si elle n’avait pas envie de vomir.

Le curé hocha la tête.

– Prince Ronan de Valiadys, désirez-vous épouser la princesse Kaela de l’ancien Élinor ?

Il n’hésita pas une seconde.

– Oui je le veux !

L’église trembla sous les acclamations de la foule.

*C’est cela, soyez heureux.*

*Tant que vous le pouvez.*

Le curé leva les bras bien haut :

– Ainsi, par les pouvoirs qui me sont conférés, je vous déclare mari et femme jusqu’à ce que la mort vous sépare !

Le sourire de Kaela se fit plus éclatant encore.

– Maintenant, vous allez boire l’eau sacrée pour purifier votre corps avant de vous unir !

Deux serviteurs apportèrent à chacun une coupe remplie de cette eau si particulière.

Le prince ne se fit pas prier et but le liquide d’un trait.

Kaela, elle, prit le temps de savourer la fameuse eau en jetant un coup d’œil au serviteur, qui hocha la tête. Le personnel du palais de Valiadys était de son côté. Pour l’instant ils étaient traités comme des moins que rien, mais avec elle, ce serait différent.

– À présent, cher prince, veuillez embrasser la mariée !

Tandis que Ronan lui attrapait les hanches avec force, Kaela se sentit plus heureuse que jamais.

La princesse avait tout prévu. Elle ne serait pas seulement princesse, mais bientôt reine. Elle restait attentive aux portes immenses de l’édifice, attendant avec impatience qu’un page arrive en panique, avec de terribles nouvelles.

Elle allait changer le monde aujourd’hui.

Élinor allait renaître de ses cendres.

Dans cet affreux cachot, elle s’était jurée de sauver son royaume.

Et elle réussirait.

Elle posa délicatement les mains sur les joues de son promis et le regarda avec un émerveillement non feint.

Son cœur battait la chamade, et quand elle le rapprocha d'elle, sans prononcer un seul mot, la jambe du prince tapota contre une fiole cachée dans la robe de Kaela.

Tout le monde l'avait sous-estimée toute sa vie.

Ces nombreuses nuits à rester éveillée l'amenaient à ce jour fatidique.

Et c'était elle qui dirigeait pour une fois.

La sensation était grisante. Détenir ce pouvoir que tout le monde ignorait rendait la suite encore plus excitante.

– Il me tarde que ce mariage se termine, souffla Ronan tout près de ses lèvres.

*Et moi donc !*

La princesse hocha la tête, toujours sans prononcer un mot.

Le prince de Valiadys se pencha alors et sous les acclamations de la foule, pressa ses lèvres contre celles de Kaela, scellant son destin.

Elle sourit quand elle l'embrassa, laissant le poison couler à flots dans la gorge de son promis.

– Veuillez acclamer votre nouvelle princesse et future reine de Valiadys ! clama le curé.

Au même moment, alors qu'elle songeait à l'antidote cachée dans les froufrous de sa robe, un page arriva en trombe, le visage déformé par une terreur pure.

– Le roi et la reine sont morts !

Kaela se sentait puissante, invincible.

Empoisonneuse hors pair.

Reine d'Élinor et de Valiadys.

Promise à un avenir glorieux.

## **À pied§ joint§**

La sirène hurle sa lugubre comptine. Le vent souffle sur cette route désolée. Les néons blafards viennent blesser la nuit sans lune et sans sommeil de leur inquiétant va-et-vient. Au loin, de l'autre côté du pont, deux ou trois corbeaux s'envolent en croassant. Ils ne veulent pas voir. La douleur fait peur. Oiseaux de malheur. Ils ne veulent pas voir ce que moi je vois sans même être vraiment là.

Lui.

Mon roi.

Étendu, seul, auréolé de sang.

Tombé au champ de bataille, celui de la malchance. L'amour fait mal aux yeux pour ceux qui sont tout seuls. Alors quand deux rois sont heureux...

Il leur fallait un bus.

« Écrasez-moi tout ça, leur a dit le destin. Faites-en de la charpie. Je veux du sang, des larmes et des hurlements. »

On ne défie pas la destinée, on la subit, toujours. À peine le temps d'y penser, de l'écrire, que c'est déjà fini.

Le lendemain de son passage, son nom est sur toutes les lèvres. On le dit tout bas, au cas où cela le provoquerait.

« Le destin est passé. »

« Le bon ou le mauvais ? »

Y a-t-il une différence finalement ? Qu'importe, c'est déjà trop tard. La destinée n'épargne pas les rois, elle les condamne.

Henry IV ? Le destin.

Louis XVI ? Le destin.

Mon roi, le mien ?...

Un vélo dans la nuit, que dis-je, une monture. Il est 21 heures, mon roi rentre au château. Là-bas l'attend quelqu'un, cet autre roi. Si chanceux de l'avoir, espérant un appel de sa part.

« 21h30, tous les soirs mon amour. »

La distance ne sépare que ceux qui ne veulent plus se voir.  
Rien ne nous séparait. Deux hommes qui s'aiment, plongés dans le secret. La royauté n'est pas de sang, elle est de cœur. Un noble amour, un vrai, enfin. Nous nous voyions déjà marchant main dans la main.

Au doigt ? Un anneau d'or. N'y avons-nous pas le droit ? Deux rois qui s'aiment, ça les dérange, qu'importe. On ne vit pas pour eux, on vit à deux seulement. Lui pour moi, moi pour lui. Dans nos veines coule un sang bouillant. Celui qui dit je t'aime, celui dont chaque goutte nous rappelle un souvenir.

L'amour a bien coulé ce soir. La couronne est tombée. Sur le pavé, gisante. Serpentant, lentement, de longs filins d'or rouge la rejoignent peu à peu. Le sang royal a bien coulé. Il s'écoule de la tête. De sa tête. Celle de mon roi.

Cette tête que je connais si bien, embrassée tant de fois, dont je connais chaque détail. Ce visage si doux, si fin. Pourquoi se crispe-t-il ? Pourquoi gémit-il ?

À le voir si heureux j'avais presque oublié. Un roi ça pleure aussi. Un roi ça meurt aussi. Le destin.

Et que diront les gens quand ils l'apprendront ? Quand on leur apprendra qu'un bus l'a emporté. Qu'on le leur a volé.

« Le roi est mort. Il y en aura d'autres. Il y en a toujours d'autres. Hier la face sombre du destin les a séparés. Demain, son frère jumeau lui en enverra mille autres. Mille têtes. Mille lèvres. Mille couronnes. »

S'ils voyaient mes larmes, mes cris, parleraient-ils ainsi ? Et d'ailleurs est-il mort ? Comment le saurais-je lorsque trois-cents kilomètres nous séparent.

Je suis si loin de lui, l'angoisse me consume.

À travers le rideau de pluie qui brouille mes sens, je le vois, lui, les corbeaux, les jumeaux trompeurs. Je me vois moi.

Sur mon pâle front git une pâle couronne. Celle d'un roi sans foyer, incapable de rêver.

Dans sa tête, ma tête, les mots défilent. En cascade ils m'écrasent, ils m'accusent. Ils sont myriades, avalanches, coulées de remords. Tous ceux que je n'ai pas dits.

Trop tard ?

L'angoisse me détruit. Je ne lui ai jamais dit à quel point je l'aimais. Je n'ai pas parcouru chaque mètre de notre royaume avec lui. Je ne lui ai jamais dit ma passion pour les levers de soleil. Lui et moi sur une plage devant une mer ensanglantée. La couleur du feu, de l'amour, du sang. La couleur des rois. Notre couleur finalement.

Je ne sais rien, ce rien me ronge de l'intérieur. Dans ma tête, défilent les souvenirs. Nos premiers souvenirs. Nos... derniers souvenirs ?

J'aurais dû, j'aurais pu.

Et puis il y a l'espoir, celui-là c'est le pire. Lorsqu'il te prend c'est déjà fini. La reine des tortures. La déesse des insomnies elle-même. Elle me crie dessus, constamment. Me rappelle mon impuissance. Ma fragilité. Mes peurs les plus intimes. Mes doutes les plus cruels. Mais toi et moi nous sommes dragons. Nous battons les déesses, décapiterons les reines et reprendrons le trône. Celui où nous nous sommes tant aimés.

Je te retrouverai, toi, moi : nous. Car tout cela ne peut être qu'un mauvais rêve. Ça ne peut pas finir... comme ça. Ensemble, d'une manière ou d'une autre. Le roi a tout pouvoir alors je te l'ordonne, reviens, écarte le cauchemar. Pourchasse mon désespoir.

Et demain on se réveillera. Le soleil comme manteau, la chaleur comme palais, le bonheur comme étendard. On pleurera ensemble, on rira ensemble, on vivra ensemble. On fera des souvenirs qui trompent la mort, qui sauvent la vie. Nous deux contre le reste du monde.

Demain.

Aujourd'hui, le trône est bien vide. Vide de toi. De mon roi.

Sur les murs de la ville, la brume du matin écrit déjà ton nom. Les oiseaux se sont tus. Le soleil s'est caché. Pas de lever de soleil aujourd'hui. Il n'y en aura plus jamais.

Le roi est mort. Mon roi est mort.

S'il s'envole vers un autre royaume alors, oui, sans aucun doute, je partirai aussi.

La marche d'une fenêtre, et après c'est le ciel. Devant moi, mon royaume, sans toi.

Toi tu es là-haut. Pour te rejoindre, pour monter, il faut descendre.

Parce que je t'aime : sautons.

## Révérence

Le froid du début de novembre venait mordre l'épiderme d'Astrid. La nuit venait à peine de tomber et les lumières s'élevaient déjà au-dessus des remparts de la capitale.

On pouvait entendre, un peu plus en contrebas, les rires et danses des invités qui s'adonnaient au plaisir des bals royaux. La jeune femme aurait d'ailleurs dû s'y rendre, mais elle profitait de ses derniers instants de calme, sans un masque, et sans ce sourire qui lui brûlait les lèvres.

Ces derniers mois n'avaient pas été des plus calmes. Astrid avait entendu, au cours d'une journée de pluie passée à bavarder, les dernières rumeurs du château. Certaines anodines, d'autres plus inquiétantes. Les rébellions des nobles se faisaient de plus en plus oppressantes. De plus en plus réelles.

Et le mensonge pouvait se cacher derrière chaque mot prononcé. Astrid en était la cible. Elle le savait très bien.

Les faux sourires et l'hypocrisie s'étaient infiltrés dans les salons de discussion, se répandant lentement, comme une maladie contagieuse, un venin invisible mais qui éteignait tout étincelle de sincérité dans les regards.

Alors on faisait de grands gestes pour paraître heureux, on se parfumait pour cacher l'odeur âcre de la jalousie, portait des masques pour cacher les larmes et des grandes robes pour les lames. Une grande comédie, un grande tragédie.

Et puis, il y avait eu les rumeurs.

Astrid les avait entendues pour la première fois lors de son habituelle balade matinale dans les jardins du palais. Elle y avait aperçu deux courtisanes, échangeant quelques messes basses. leurs lèvres teintées de rouge avaient affiché un sourire narquois, et leurs yeux peints de noir s'étaient emplis de malice.

– Avez-vous entendu la nouvelle ? Il paraîtrait que la nouvelle concubine du roi est enceinte...

– Un enfant illégitime ?

– Oui, hélas. Mais personne ne connaît l'identité de la mère.

Et puis elles avaient ri doucement, jusqu'à ce que l'une d'entre elles ne croise le regard d'Astrid. Et les grandes courbettes avaient alors repris leur place dans la discussion.

« Sa majesté la Reine » figurait à chaque fin de phrase, elles crachaient leurs compliments tranchants, souriantes mais restant amères de ce prestige qu'elles n'atteindraient jamais.

La reine s'était simplement contentée de garder son masque et avait souri sans répondre, et puis elle s'était éclipsée.

On ne l'avait pas revue publiquement depuis ce jour. Seules quelques dames de compagnie avaient été autorisées à se rendre dans les appartements d'Astrid. Et puis, quelques nobles, dont personne ne connaissait réellement le nom. Quelque chose se préparait derrière les murs épais des quartiers royaux.

Ainsi, ce bal serait sa première apparition publique depuis plusieurs jours. Elle devait être à la hauteur, et elle s'était préparée à affronter les regards perçants, emplis de mépris, des courtisans.

Le bruit d'une porte qu'on venait de fermer ramena la souveraine à la réalité. Éliane, sa sœur jumelle, venait de faire son entrée dans la grande chambre. Ses cheveux bouclés étaient relevés en un chignon sophistiqué, ses lèvres étaient peintes de rouge et elles s'étirèrent en un sourire chaleureux à la vue de la reine. Ses longs doigts couverts de gants ne tardèrent pas à enlacer ceux d'Astrid.

Elle ne tarda pas à s'extasier de participer à un bal masqué, le premier de la saison ! La reine se contentait d'acquiescer poliment, sourire collé au visage.

Elle aussi avait attendu ce bal avec impatience.

Les deux sœurs ne tardèrent pas à se masquer ; vraies jumelles, seul un œil aiguisé aurait pu les différencier. sans peut-être la présence de la couronne brillante qui trônait fièrement dans les cheveux blonds de la reine.

Ensemble elles traversèrent de longs couloirs vides, et des salons de discussion dépourvus de tout noble. Et puis elles ne tardèrent pas se trouver devant une grande porte fermée.

À travers on entendait les rires, les discussions, et une valse que jouaient les musiciens avec entrain.

Et puis le silence tomba lourdement sur la pièce. La musique s'était stoppée. Et des murmures parcoururent l'assemblée. Certains étaient curieux, d'autres soucieux, et d'autres moqueurs. Une voix retentit.

« Sa majesté la Reine est arrivée. »

Astrid se tenait en haut du grand escalier en pierre, surplombant la grande salle de bal. Elle observait chacun des invités s'inclinant un à un. Tête baissée. Pathétiques. Astrid était déjà écoeurée.

La nuit s'annonçait longue.

Elle entama sa descente des escaliers, une musique royale accompagnant chacun de ses pas sur la moquette qui recouvrait les marches.

Tous les yeux rivés sur elle.

Et puis elle traversa la salle, et prononça les mots que tous avaient attendus.

« Que la fête commence. »

Le roi, assis à ses côtés, semblait plus nerveux qu'à l'accoutumée.

Il savait.

Les rumeurs, son absence, et le regard froid de la reine lorsqu'il avait tenté de plonger dans ses iris bleutés.

– Vous êtes ravissante, ma reine.

– Vous l'êtes tout autant.

L'ironie lui avait arraché un sourire.

– C'est une belle soirée, vous plaît-elle ?

– Oui. Mais elle ne fait que commencer.

Et puis le silence avait repris ses droits.

Chacun avait saisi les aboutissants de la conversation. La tension rendait l'air de plus en plus épais. Mais la voix du souverain reprit soudainement :

– Ma reine, ce serait vous mentir de vous dire qu'elle n'a été organisée sans aucun but. Voyez-vous, je souhaite faire une annonce ce soir.

– Quelle est-elle ?

Il ne répondit pas. Et se leva, le silence refit surface. Chacun pendu à ses lèvres.

La reine sourit. Évidemment.

« Chers amis, j'ai une annonce à faire. Ce soir, j'aimerais vous introduire une délicate âme. »

Les portes s'ouvrirent pour laisser place à un visage familier, bien que caché derrière un masque. Éliane.

Elle s'avançait. Et se perdit dans le regard bleuté de la reine. De sa sœur.

Le triomphe emplissait ses yeux.

« Mon cœur s'est épris de cette femme, et je souhaite aujourd'hui vous annoncer sa grossesse, ainsi que sa position de concubine. »

Personne ne cilla, tous tétanisés par le choc.

Sauf Astrid.

Elle se leva, en s'avançant jusqu'au niveau de la jeune femme.

Sœurs de sang, ennemies de cœur.

Et puis, sans prendre le temps de prévenir, elle se saisit de sa couronne et la déposa délicatement sur la chevelure d'ange de sa sœur. S'inclina et quitta la salle. Laissant le silence de celle-ci derrière elle.

C'était fini.

Le froid du début de novembre venait mordre l'épiderme d'Astrid. La nuit venait à peine de tomber et les lumières s'élevaient déjà au-dessus des remparts de la capitale. On pouvait entendre, un peu plus en contrebas, les murmures et indignations des nobles se pavanant dans les salons de discussion.

« Avez-vous entendu la nouvelle ? La sœur jumelle de sa majesté est décédée, ses assaillants l'ont confondue avec la reine. »

## **Souvenir : Les cinq sens**

Vous rappelez-vous ces longues veillées où nous étions assis au coin d'un feu crépitant dans la cheminée, en cercle autour de notre grand-mère emmitouflée dans un grand châle vert sombre ? Assise dans son fauteuil à bascule, elle tricotait des chaussettes pour ses petits-enfants. Là, elle nous racontait des contes, des histoires et des anecdotes d'autrefois que nous écoutions inlassablement. Si vous ne vous en souvenez pas je vais vous raconter l'histoire de ces veillées. Un soir d'hiver, lorsque nous étions pelotonnés sous nos couvertures sur de beaux fauteuils en train de contempler l'âtre réconfortant, mon frère assis sur le rebord de la fenêtre, levant rêveusement les yeux à la robe bleu roi parsemée de lumières étincelantes, demanda d'où venait cette coutume des veillées.

« Lorsque j'avais votre âge je me posais la même question, commença ma grand-mère sans cesser de tricoter, ma grand-maman m'avait répondu par une historiette, je vais vous la raconter.

Elle se passe au temps des chevaliers, des nobles seigneurs, des rois et des reines, lorsque troubadours, jongleurs et dresseurs d'animaux venaient égayer la soirée. Musique, danse et tables parées de leurs beaux atours formaient le décor de leurs veillées.

L'histoire se déroule à l'intérieur d'un beau château en liesse, revêtu de ses plus belles couleurs, ses tables étaient préparées pour une foule d'invités et étaient ornées de bouquets de fleurs hivernales et de houx, les grandes cheminées surmontées des armoiries du seigneur étaient dépoussiérées et vernies. De nombreuses personnes allaient et venaient, montaient et descendaient les escaliers majestueux et encombrés de bibelots. Tous s'activaient à embellir le château, les nobles dames inspectaient leurs toilettes face aux divers miroirs, les messieurs marchaient et discutaient dans les couloirs ornés de tapisseries.

Un petit page avançait avec précaution dans cette foule mouvante, un plat porté à bout de bras sentant bon la viande cuite au feu de bois. Arrivé dans la superbe salle à manger, il se frayait un passage au milieu des domestiques qui finissaient de dresser le couvert, et déposait délicatement son précieux fardeau sur la table au milieu des assiettes et coupes rustiques de l'époque. Il reprenait le chemin des

cuisines en passant par un dédale de couloirs, évitant ainsi les pièces encombrées par les invités. Le garçonnet, poussant la porte des cuisines, s'engouffrait dans le palais des odeurs succulentes et appétissantes : volailles, rôtis, canards, paons, fromages variés, fruits abondants et desserts mirobolants entremêlaient leurs effluves alléchants pour former une cacophonie de senteurs. Le page s'échappait, emportant un plat de paon à l'aspect savoureux qui faisait se retourner les personnes sur son passage.

Empruntant les couloirs embaumés du doux fumet de ce fameux paon, les troubadours arrivaient avec leurs instruments à cordes comme le luth ou à vent à l'exemple des flûtes. Les musiciens s'installaient dans un coin de la somptueuse salle à manger éclairée par les immenses fenêtres donnant sur le jardin. Ils commencèrent par s'accorder et répéter quelques morceaux. Les accords mélodieux grattés sur le luth répondaient aux bruits joyeux des tambourins et aux vocalises du chanteur qui chauffait sa voix. Les dresseurs dirigeaient leurs animaux au son de leur voix et des tintements de clochettes. Lorsque le seigneur arrivait, un silence laissait place au brouhaha continu des bavardages et aux mouvements des domestiques. Le maître des lieux invitait alors aux réjouissances.

La musique commençant, les convives s'avançaient vers le centre de la pièce pour esquisser de gracieux mouvements de danse. Les couples formés tournoyaient, les robes colorées voletaient.

Puis lorsque tous étaient attablés les meneurs d'ours dont le poil était d'une douceur incomparable, les jongleurs habiles et leurs singes amusants donnaient un spectacle inoubliable.

Voilà ce qu'étaient les veillées au temps des rois et reines du bas Moyen-Âge. Mais elles ont bien dû exister avant, il suffisait que quelques personnes se réunissent pour entendre une histoire ou festoyer. »

Ce soir-là dans mon lit je rêvai d'une de ces fêtes où odeurs, sons, couleurs, tout se mêlait, réjouissant mon cœur et m'offrant des souvenirs emplis d'étoiles.

## Un bal déguisé

Pandore termina de signer la feuille qu'elle était en train de remplir. Une poignée de minutes auparavant, elle traversait la rue menant à son bureau quand elle avait vu une affiche accrocheuse. Celle-ci mentionnait l'organisation d'un bal, événement peu habituel dans son monde si connecté, suivi d'une élection pour désigner un roi et une reine. Pandore avait toujours eu un faible pour tout ce qui se rapportait à l'époque médiévale, aussi lorsque ses yeux accrochèrent le titre de l'annonce, elle ne put réfréner la curiosité dévorante qui la poussait à s'approcher. Alors qu'elle lisait attentivement, un homme avoisinant la trentaine, très élégant, s'empressa de lui tendre une feuille d'inscription avec un sourire étincelant : « Je vous en prie, mademoiselle, vous avez toutes les informations sur ce papier, et nous avons juste besoin de votre signature là », lui avait-il dit d'un air enjoué en lui désignant une liste sur la table derrière lui. La jeune femme, charmée, signa puis parcourut des yeux le texte écrit en lettres d'or. Elle releva le regard mais l'homme avait disparu.

*Vingt-et-une heures pétantes à l'entrée de la salle des fêtes du centre-ville... ce soir ? C'est juste mais ça vaut le coup de s'y rendre.* Elle prit la direction de son appartement tout en assimilant les indications données. Nul besoin d'amener un quelconque habit, ni même du maquillage, lut-elle. Une fois rentrée chez elle, la jeune adulte patienta jusqu'à l'heure indiquée et se mit en route pour le centre-ville. Il faisait nuit et il n'y avait pas grand-monde dans les alentours. En arrivant devant la porte, elle se fit accueillir par un couple d'hommes fort éblouissants, vêtus de tenues de bal du Moyen-Âge.

– Vous êtes ? demanda le premier d'un ton quelque peu arrogant.

– Pandore Bias, je me suis inscrite cet après-midi auprès d'un homme charmant, sourit-elle poliment.

Le deuxième homme consulta une fiche que Pandore n'avait auparavant pas remarquée, puis hocha la tête en signe d'approbation avant de partir dans la direction opposée. Le second lui fit signe de la suivre. Sur le chemin, il lui proposa un chocolat joliment emballé et Pandore ne put refuser face à son sourire envoûtant. Il s'arrêta devant une large porte, abaissa la poignée et ils arrivèrent dans une grande salle remplie de vêtements médiévaux en tout genre.

Certaines personnes se promenaient à travers les rangées de froufrous, mousseline et soie avec le même air satisfait.

« Tout ceci est à votre disposition. Une fois prête, veuillez rejoindre la salle principale qui se trouve en face de vous, derrière les rideaux. Les élections du roi et de la reine de la soirée débiteront dans environ une heure. D'ici-là, festoyez et dansez autant que vous le souhaitez. »

Ravie, elle s'empressa d'aller choisir sa tenue. Les amas de jupons colorés l'émerveillaient, ainsi que les colliers en perle suspendus un peu partout, ou les corsets aux détails si précis et délicats. C'était un rêve éveillé. Pandore choisit sa tenue soigneusement, l'enfila derrière des voiles prévus à cet effet et se dirigea vers la salle de réception. Elle s'approcha du buffet où beaucoup de monde s'était déjà agglutiné. Des tas de petits fours s'y trouvaient, et une odeur suave semblable à celle des vêtements s'en dégageait. Ne résistant pas, elle joua des coudes pour attraper la nourriture à l'odeur entêtante et l'enfourna dans sa bouche. Après s'être rempli l'estomac, elle s'immisça dans la masse de personnes au milieu de la salle qui dansaient la valse. Tout le monde était habillé très élégamment, et l'odeur des plats ainsi que celle des tenues embaumait la pièce. Pandore, un peu étourdie, se laissa porter par le mouvement gracieux de la danse. Elle resta un moment comme ça, puis soudain une voix féminine amplifiée par un micro s'éleva :

« Mesdames et messieurs, bonsoir ! C'est un plaisir de vous voir ici tous réunis, et c'est avec joie que je vous annonce que les élections visant à désigner un roi et une reine ce soir sont finalement terminées ! »

Pandore tourna la tête vers l'origine du son, et aperçut une magnifique jeune femme perchée en hauteur sur un balcon surplombant la salle. Elle avait un regard pétillant de malice, et dégageait une aura enchanteresse. Une vague de murmures curieux traversa la foule, et tout le monde se massa près de l'oratrice. Celle-ci marqua une pause, et les invités retinrent leur souffle.

« Tout d'abord, je tiens à vous remercier tous ici présents pour le divertissement que vous m'apportez. Il est maintenant l'heure d'annoncer les heureux élus... »

Ses yeux s'illuminèrent.

« Et le roi de notre soirée est... Richard Novento ! »

Le concerné tendit les bras et poussa un cri de joie tandis que les personnes autour de lui l'applaudissaient. La femme enchaîna sans attendre :

« Et notre reine est... Pandore Bias ! »

Pandore sauta en l'air, en gloussant de contentement. Avec enthousiasme, elle prit la main de Richard et se mit à valser avec lui. Pendant ce temps, l'oratrice de la soirée s'affala dans un fauteuil près d'elle et sourit quand un des serveurs s'approcha.

– À votre avis, dans combien de temps l'effet du chocolat enchanté s'estompera-t-il, ma reine ?

– Oh, je ne leur donne pas plus de trois heures avant que ces idiots remarquent qu'ils ne portent que des loques moisies tout en se nourrissant de pourriture. Ces humains sont si faciles à avoir avec de pareilles futilités, ricana la reine des Pixies en déployant ses ailes souples et transparentes.

## Okika

Yujime sortit du café situé à quelques pâtés de maison de chez elle, où elle avait l'habitude d'aller régulièrement comme parenthèse reconfortante. Lorsqu'elle arriva devant son appartement, sa main se figea sur la poignée, incapable d'ouvrir la porte. Une silhouette apparut. Elle avait l'allure d'une jeune femme, avec une robe de soie d'une blancheur hors du commun. Elle avait un visage si doux et accueillant, elle ressemblait à une reine à la peau de porcelaine. Yujime ressortit de cette vision en sueur, la main toujours agrippée à la poignée de son appartement. Elle se décida enfin à l'ouvrir. Elle repensa à cette mystérieuse inconnue toute la journée.

Le lendemain, elle décida d'aller à la bibliothèque de sa ville pour trouver des informations sur cette femme à l'allure de reine. Une fois assise dans un coin elle chercha pendant des heures, malheureusement sans résultat, à l'exception d'une adresse en lien avec un étrange tableau d'un roi et d'une reine. Yujime, voyant l'heure, se résigna à y aller. Une fois chez elle ce personnage hanta son esprit. Incapable de s'endormir, elle sortit de son appartement et se dirigea vers un konbini ouvert jour et nuit. Articles en main, elle se rendit au parc. Des souvenirs heureux de cet endroit lui procurèrent un sourire aux lèvres, cela faisait tellement longtemps que sa meilleure amie avait perdu la vie qu'elle l'avait presque oubliée. Anako était l'une des rares personnes à avoir été amie avec Yujime, une fille timide et repliée sur elle-même. Yujime passait tout son temps avec Anako. Jusqu'à cet événement dramatique. Anako venait à peine de sortir de chez Yujime après un après-midi entre filles. Comme les voies de chemin de fer n'étaient pas très loin de chez Yujime et raccourcissaient son trajet du retour, elle décida de les emprunter. Yujime s'arrêta, dans ses pensées, avant de se souvenir de la suite. Elle ne s'y attarda pas et entra. Comme la fois précédente, cette femme apparut, et Yujime pouvait à présent distinguer plus facilement son visage.

C'était Anako, son Anako, mais avant même de pouvoir se rapprocher et lui parler, Yujime se retrouva sans savoir comment sur les voies, cet endroit où elle avait perdu sa seule véritable amie. Elle était de nouveau seule, Anako n'étant plus là. Yujime s'effondra sous

le poids de cette douleur qui l'avait rongée de jour en jour. Elle n'en pouvait plus, toutes ces années qui n'étaient plus vivre mais survivre, Yujime était exténuée et voulait y mettre un terme. Mais une pensée lui vint : cette adresse... elle ne voulait pas être cueillie par la mort sans savoir où elle menait.

Après quelques minutes de marche qui semblèrent durer une éternité, un chemin parsemé de végétation fit son apparition. Il n'était pas effrayant comme on pourrait le croire, il était calme et paisible, et un silence réconfortant s'installa peu à peu. Elle se mit à courir pour arriver à cet endroit qui lui devenait de plus en plus familier. Le calme qui l'entourait fut rompu lorsqu'elle s'effondra devant une tombe. Mais pas n'importe laquelle, elle était le point de repère pour Anako et Yujime lorsqu'elles étaient petites, elles avaient l'habitude de s'y retrouver comme cachette secrète. Cette tombe était sans gravures ni fleurs, anonyme. Elles y portaient une importance et une admiration que personne ne comprenait. Elle était toutefois connue pour son histoire. En effet il semblerait qu'un roi, renommé pour son avarice, ôta la vie de son épouse par peur qu'elle lui vole toute sa fortune.

Les jours passent et les habitués du café dans lequel Yujime s'arrêtait régulièrement ne la croisaient plus, et son voisin ne l'entendait plus rentrer chez elle. Tout ce silence de la part de Yujime mit en alerte son entourage. Mais ce qu'ils ne savaient pas, c'est que lors de cette nuit, ce jour-là, à cette heure précise, Yujime avait rejoint sa meilleure amie. Et maintenant elle pouvait enfin écouter ce silence réconfortant pour toujours, sa meilleure amie veillant sur elle, avec son visage de porcelaine et sa robe de soie blanche. Son corps fut enterré au même endroit que Anako avec pour inscription : « La vie n'est qu'une longue perte de tout ce qu'on aime. » Victor Hugo



Naniwa OKIKA fut l'un des modèles favoris d'Utamaro (peintre japonais), elle était réputée pour sa grande beauté.

## Mariage

« Alice, on va te marier. »

\*\*\*

« Louis, nous t'avons trouvé une épouse. »

\*\*\*

Alice vit ses rêves s'envoler en quatre mots.

\*\*\*

Louis sentit ses espoirs se briser en une phrase.

\*\*\*

La jeune Alice venait d'une famille noble. Ses parents, le seigneur de Castiglion et sa femme, étaient parmi les personnes les plus distinguées du royaume. Cependant, Alice ne les voyait pas beaucoup. Elle vivait dans une de leurs résidences secondaires à l'extrême ouest du territoire, avec sa sœur de trois ans sa cadette, Jeanne. Elle passait sa vie dans la nature, vêtue d'une culotte très garçonne et d'un haut souvent taché ou déchiré. Sa nourrice, Élisabeth, désespérait.

– Alice, voyons ! Tu ne vas jamais trouver d'époux si tu as toujours de l'herbe dans les cheveux ! Puis, tu as abîmé ta nouvelle tunique ! Je ne t'ai pas élevée comme une sauvage, quand même ! Comporte-toi donc comme une jeune fille de ton rang.

– De toute façon, je ne veux pas vivre dans un beau palais. Je veux me construire une maison dans les bois, et vivre seule entourée d'animaux !

– Alice, tu vas avoir dix-sept ans ! Comporte-toi en adulte maintenant ! D'ailleurs, si je suis venue te chercher, c'est que Monsieur et Madame de Castiglion arrivent dans moins d'une heure. File prendre un bain, pendant que nous préparons ta tenue. Prends exemple sur Jeanne, qui est déjà prête !

Alice soupira, avant de se diriger vers sa salle d'eau. Bertille, sa servante, vint l'aider à se déshabiller. La jeune femme se laissa glisser dans l'eau. Au bout de quelques minutes, elle jeta un regard à Bertille.

– Tu ne trouves pas que Babeth est trop dure avec moi ?

– Je pense que dame Elisabeth fait ce qu'elle pense le mieux pour vous, mademoiselle.

Alice laissa échapper un gémissement abattu, et sortit du bain.

\*\*\*

Louis de Villador était l'héritier royal. Du haut de ses vingt-trois ans, il ne s'imaginait pas régner sur le pays. Ce qu'il préférait, c'était rendre visite aux domestiques du palais. Surtout à une servante, Pauline, dont il était fou amoureux.

– Bonjour monseigneur ! Comment allez-vous aujourd'hui ?

– Très bien.

Louis venait d'entrer dans la cuisine royale. Le cuisinier en chef, Tibault, habitué aux réponses laconiques de son prince, ne se découragea pas pour autant.

– Vous venez voir Pauline, Monseigneur ?

L'héritier du trône sursauta, vérifia que personne n'avait entendu, avant de fusiller le chef du regard.

– Tais-toi ! Quelqu'un pourrait t'entendre !

Tibault haussa les épaules, désabusé, avant d'indiquer la réserve, où se trouvait la dulcinée du prince. Ce dernier se hâta de s'y rendre, non sans jeter un dernier regard noir au cuisinier. Pauline était en train de faire l'inventaire d'un placard. Louis se faufila sans bruit derrière elle, avant de lui chuchoter « bouh » à l'oreille. La servante sursauta avant de se tourner vers son amant qui riait doucement. Il la prit par la main, et l'entraîna discrètement dehors.

\*\*\*

– Ma chérie, tu es MA-GNI-FI-QUE !

– Merci, mère. Vous êtes très élégante aussi.

Les retrouvailles d'Alice avec ses parents ne commencèrent pas différemment des fois précédentes. Un vague « bonjour », quelques politesses et un ou deux compliments, puis la jeune fille voulut se retirer. Cependant, son père la retint.

– Alice, ta mère et moi devons te parler, et c'est même tout l'objet de notre visite. Donc, je te prie de t'asseoir et de nous écouter. Jeanne, peux-tu nous laisser en privé quelques minutes ?

Ses filles frémirent en entendant cette voix, très froide et distante, comme toujours. À contrecœur, l'aînée tira un fauteuil et s'installa face à ses parents, assis sur leurs sièges de velours qui surplombaient la salle. La cadette, quant à elle, sortit. La mère des deux filles prit la parole.

– Alice, on va te marier.

Alice, incrédule, fixa sa mère. Elle s’attendait à voir un sourire, voire un éclat de rire, n’importe quoi qui lui aurait prouvé que ses parents lui faisaient une blague. Mais elle comprit rapidement que ces derniers étaient parfaitement sérieux. Cependant, elle garda espoir. Jamais un noble ne voudrait d’elle, de ses cheveux bruns ébouriffés et de sa manie de déchirer ses habits en jouant dans les forêts.

– Le mariage est dans quinze jours.

Avec ces six mots, son père venait d’apporter le coup fatal. Alice se leva d’un bond, et s’enfuit de la salle, les larmes aux yeux. Elisabeth retint la mère de la jeune fille, qui voulait la suivre.

– Elle a besoin de temps pour digérer la nouvelle. Elle finira par comprendre qu’elle n’a pas le choix.

\*\*\*

– Monsieur le prince ! Monsieur le prince !

Louis se tourna vers le jeune soldat qui venait d’ouvrir la porte de sa chambre.

– Que se passe-t-il, Joseph ?

– Monsieur le roi et Madame la reine vous demandent dans le salon bleu, ça a l’air d’être important !

– J’arrive.

Louis posa le livre qu’il était en train de lire, enfila son pourpoint par-dessus sa chemise, et se tourna vers le soldat, qui frémissait d’impatience à la porte. Ce dernier, sitôt qu’il vit l’héritier de la couronne prêt, fila vers le petit salon, situé pas très loin des quartiers du prince. Ce dernier, en le suivant, se demanda ce qu’il se passait. C’était la première fois que ses parents le convoquaient ainsi dans un lieu aussi informel que le salon bleu. Ils arrivèrent, et Joseph annonça que le prince était là. Il entra dans la pièce entièrement bleu pâle, du sol au plafond. Ses parents s’y tenaient. Il referma la porte derrière lui, en s’inclinant.

– Père, Mère, vous m’avez demandé ?

– Nous avons appris que tu entretenais une relation avec une jeune servante. Par conséquent, celle-ci sera emprisonnée, et jugée pour outrage à la famille royale.

Louis sursauta. Pour l'instant, il ne s'intéressait pas à celui qui avait vendu la mèche. Seul le sort de Pauline lui importait. Il lança d'un ton désespéré, presque suppliant :

– Quoi ? Pourquoi ? Elle n'a rien fait de mal !

– Oser avoir une liaison avec le prince héritier alors qu'on n'est qu'une simple domestique est un outrage. Mais ce n'est pas la raison de ta convocation ici. Cet épisode nous a fait comprendre, à ta mère et à moi, qu'il est plus que temps que tu te maries.

La mère de Louis, qui n'avait pas encore pris la parole, s'avança.

– Louis, nous t'avons trouvé une épouse. Tu te marieras dans une semaine. Et c'est un ordre.

Le roi et la reine sortirent, laissant leur fils dans une détresse immense. Joseph passa la tête par la porte.

– Vous allez bien, monsieur ?

Louis inspira un bon coup, s'efforçant de ne rien laisser paraître, et opina du chef, avant de retourner dans sa chambre.

\*\*\*

Alice se regardait une dernière fois dans le miroir. Sa robe blanche frôlait le sol, et sa longue traîne bleue avec des fleurs de lys traînait par terre sur plusieurs pieds. Ses cheveux étaient pour une fois bien coiffés, et une ceinture à la taille sublimait sa tenue. Élisabeth, ravie que sa protégée n'ait pas trop rechigné pour accepter ce mariage, admirait la future reine.

– Tu es sublime, Alice.

– Merci, Babeth. Mais, est-ce que tu peux me laisser seule quelques instants ?

La nourrice, consciente que la jeune fille avait besoin d'un dernier moment de solitude avant d'être trop occupée par les affaires royales, sortit. Alice se retrouva seule dans la grande pièce du palais royal qui lui servait de chambre depuis trois jours. Elle jeta un dernier coup d'œil à son reflet, avant de se détourner. Sa décision était prise.

\*\*\*

Louis se regardait une dernière fois dans le miroir. Son veston noir immaculé, son pantalon parfaitement ajusté, tout était impeccable. Joseph vint le chercher.

– Monsieur ? Vous devez y aller.

Louis soupira une dernière fois, avant de suivre le soldat. En passant dans le couloir où étaient accrochés les portraits des personnes de sa famille, il s'arrêta. Sa mère se tenait là, face à un tableau recouvert d'un voile en tulle noir. Elle repoussa ledit voile, pour admirer la jeune femme peinte. En dessous du portrait, une inscription disait « Alice De Castiglion ». Jeanne de Villador soupira avant de relâcher le tulle. Louis jeta un dernier regard vers la toile. Sa tante s'était suicidée des années auparavant, le jour de son mariage. C'était elle qui aurait dû épouser Arnaud de Villador, le père du prince. Louis aurait aimé avoir le courage de la sœur de sa mère, et en finir avec la vie lui aussi. Cependant, il n'était qu'un lâche. Il attrapa le bras que sa mère lui tendait, et marcha à regret vers sa future femme, pas vraiment prêt à affronter son destin, mais bien obligé.

## **Je te vois lorsque mes yeux se ferment**

La toile est posée à même le sol, entourée de pots de peinture ouverts, pinceaux plongés dans les produits chimiques colorés, laissant des traces d'arcs-en-ciel sur le vieux parquet.

Tyler est lui aussi par terre, à genoux, et ses cheveux courts ne cessent de cacher ses yeux alors qu'il tente d'observer son œuvre avec une nouvelle perspective.

Un pinceau dans la main, il essaye de comprendre l'anatomie de son dessin, les angles sombres, privés de lumière, les reflets, contrastes et camaïeux.

Il trouve de l'harmonie dans sa peinture, mais quelque chose manque et il ne parvient pas à mettre le doigt dessus.

Son regard se détourne un instant de la toile, pour se poser sur la fenêtre de son atelier, dont les carreaux laissent entrer les rayons du soleil matinal. Ses paupières se ferment ; le jeune garçon prend une inspiration, prend le temps de savourer la douce chaleur de l'astre sur ses joues, et peut presque sentir l'odeur du café qu'il s'est fait un peu plus tôt ; il se représente dans sa tête les passants qui se dirigent vers leur destination, le pas pressé, le cerveau en ébullition, parés aux tâches que leur réserve cette journée de printemps.

Tyler revient doucement à son œuvre, sa petite réalité à lui, faite de coups de crayon, de pinceau, et d'imagination. Il laisse le bruit du monde se dissoudre et s'éloigner petit à petit, pour laisser place à un tout autre univers. Sur son esquisse danse déjà la pluie et les relents salés de la mer, déchaînée contre les falaises rocheuses. Sur la plaine nordique les coups d'épée résonnent, fer contre fer dans une symphonie terrible.

Les coups de crayon gris forment les silhouettes des combattants, fiers dans leurs armures sanglantes, les corps entraînés dans un ballet de violence et de rage.

Au milieu de ce mélodrame, sous la coupe d'un ciel menaçant de sa couverture orageuse le champ de bataille, se trouve une figure solitaire, qui se détache des autres hommes.

C'est un combattant, fait d'encre noire, aux contours acérés. Le roi. Il porte une couronne argentée, qui semble ancrée dans son crâne, toute en pointes tranchantes. Les éléments sont déchaînés, mais des

ponts de lumière percent leur chemin à travers les nuages sombres, et embrasent l'air autour du jeune roi.

Tyler ajoute un nouveau coup de pinceau à son œuvre, du rouge pourpre sur la silhouette noire, mais ses mouvements sont saccadés, énervés.

Il ne comprend pas ce qui manque à son œuvre, et la frustration qui se glisse dans ses veines fait trembler ses mains.

Il inspire une nouvelle fois, essaye de se perdre dans le chaos de son art ; il en a besoin, comme un astronaute a besoin de voir la terre pour que sa mission ait un sens.

Une nouvelle respiration. Inspirer, laisser son diaphragme se contracter pour laisser entrer l'oxygène. Expirer, le diaphragme se relâche, l'air sort, et le mouvement se répète encore et encore, inlassablement. Inspirer, expirer. C'est un mantra qui tourne en boucle dans sa tête, alors qu'il tente de se soustraire à la réalité.

Au début tout est noir, une obscurité profonde qui noie ses pupilles, néant aveugle et assourdissant dans son silence. Au bout d'un moment, le vent se met à siffler dans ses oreilles, une bête grondante, qui gonfle ses poumons avant de se vider de son air. Ensuite viennent les cris, et les odeurs. Les parfums de la mer, mais aussi l'odeur de l'orage qui se prépare, de la boue, le fracas des vagues, la force des coups et des combats qui font rage tout autour de lui. Il peut aussi sentir le goût métallique du sang dans sa bouche, à la fois amer et sucré.

Mais Tyler n'est pas venu pour ça. Il se force à chercher la pièce maîtresse de sa peinture, plisse les yeux, lutte contre son propre cerveau qui veut le faire revenir dans son atelier, comme un ressort qui refuse de rester plié.

Soudain, il le voit. Sa silhouette solennelle semble enracinée dans le sol, insensible aux combats, aux tremblements de la terre sous ses pieds. Son regard est plus clair que ce que Tyler avait imaginé, un bleu gris, qui contraste presque abruptement avec la couleur ébène de ses cheveux et de son armure. Le cuir de sa tenue semble plus abîmé aussi, plié et serré autour de ses membres, d'une façon qui suggère son usure.

Les yeux du jeune roi sont cernés, sa peau n'est pas lisse. Il est jeune, c'est certain, mais apparaît fatigué par les années de guerre et de

règne. Il a des cicatrices, et son regard semble animé par une puissance grondante, une bête féroce qui menace de s'échapper de ces orbes brûlants. Il semble si calme pourtant, et froid, tant sa posture est droite, muscles bandés, les doigts de sa main fermement agrippés au manche de son épée.

Lorsque Tyler refait surface, ses mains à lui lâchent le pinceau qu'il tenait. Il se lève, et se précipite vers la commode où il range tout son matériel. Il ouvre des tiroirs, fouille parmi les plumes, les encres, et les pigments.

Soudain, sa main se fige. Lorsqu'il retourne à sa toile, ses gestes sont sûrs. Le cutteur qu'il tient déchire à peine la toile : la peinture s'enlève ; une légère coupure çà et là. La toile n'est pas percée, mais abîmée. Les visages sont striés par ces fines cicatrices blanches.

Au fil des heures, la lumière qui entre par la fenêtre de l'atelier change, le soleil continue sa course. Les passants sont toujours là, leur pas est resté aussi pressé mais l'atmosphère semble différente : il y a dans l'air la satisfaction d'une nouvelle journée accomplie, l'envie de retourner chez soi pour retrouver le confort de sa maison.

Bientôt, il fait noir dehors. Sur les mains de Tyler, il y a beaucoup de couleurs, sur le bout de ses doigts, incrustées sous ses ongles. Son visage ne semble pas avoir été épargné non plus, mais Tyler s'en fiche. Un grand sourire arbore ses traits, et fait ressortir ses fossettes. Sur le tableau, le jeune roi semble contempler son créateur de là où il se trouve, surplombant la scène. Il semble tellement humain que c'en est troublant. Sur sa peau de peinture, des cicatrices. Elles sont réelles, pas encore guéries : la peinture écarlate dégouline sur son menton, coincée dans les interstices que le cutteur a créés. Le garçon finit par se lever et s'étirer.

Il ignore le regard du roi qui fixe calmement ses mouvements. Il sait que lorsqu'il exposera sa toile, les cicatrices auront séché. Mais d'ici là, il peut plonger dans les traits du tableau et se perdre dans cet autre univers, où les rois et reines sont de féroces combattants au regard de lave, et aux armures sanglantes. Où les histoires de pirates, de Vikings et royaumes existent dans son esprit, aussi vivants que le monde derrière la porte de son atelier.

## La Reine Émeraude



« Le roi du salon d'automne », « Serge : l'apogée posthume », « La muse secrète de Serge »... Voilà quelques-uns des titres des journaux qu'on pouvait lire au lendemain de l'incroyable succès de l'artiste disparu, dont la dernière œuvre *La Reine Émeraude* avait été octroyée pour une somme record... Quel sens aurait eu pour lui ce succès ? Nul n'aurait pu réellement l'imaginer...

De peintre estimé, mais ni reconnu, ni prisé, réservé à quelques collectionneurs de province peu argentés, il venait d'être propulsé parmi les « grands », sorti de son panoptique. Ils furent nombreux à travers les âges à n'être reconnus que bien après leur disparition. De Rembrandt à Van Gogh et tant d'autres, les peintres furent souvent condamnés à une vie de chimère, dépendants d'un bienfaiteur. Et encore, tous n'ont pas connu la gloire posthume. Serge semblait y avoir accès à l'approche de cette fin de quart de siècle.

Mais revenons plus avant sur le parcours de cet homme ombrageux, dont la dernière tranche de vie s'apparentait davantage à celle d'un ermite qu'à celle d'un dandy des salons parisiens.

Ce saltimbanque avait connu, presque quatre-vingt-dix ans plus tôt, à l'orée des années trente, mais du XX<sup>ème</sup> siècle cette fois, une entrée en scène bien chaotique et sa vie n'avait réellement pris forme qu'avec la découverte de l'art, agissant sur lui comme une thérapie. Abandonné par un père qui avait préféré prendre la poudre d'escampette, dès sa naissance, il n'avait goûté à l'amour maternel qu'avec parcimonie et pour un temps bien compté. Sa mère souffrait en effet d'une maladie incurable qui fit de lui un orphelin dès l'âge de dix ans. Personnage de Zola ou de Hugo, il avait affronté bien trop tôt et seul les affres de la vie. Balloté de famille d'accueil en famille d'accueil, sa vie s'engageait sur des voies bien tortueuses. Mais raconter ses souffrances ne seraient que balbutiements d'une histoire déjà trop écrite et toujours de bien plus belle manière. Adulte sans avoir été enfant, Serge a traversé l'histoire de notre temps avec une insouciance que lui interdisait son statut dans une France occupée et en proie à bien d'autres priorités dans la débâcle qu'elle connaissait. Fort heureusement, crut-il d'abord, une de ces familles a fini par l'adopter. Mais ce fut, comprit-il très vite, pour des raisons qui dépassaient l'affection des enfants. Ainsi, cette nouvelle situation ne lui apportait ni véritable amour, ni même attention. Il demeurait un être seul, bien souvent molesté et désespéré.

Son seul salut fut la découverte de l'art, en particulier de la peinture, qui l'a empêché de sombrer dans la délinquance avec laquelle sa famille adoptive flirtait. L'amour constituait pour lui un univers inconnu, inaccessible, inimaginable même. Tous les êtres avec lesquels il avait été en relation jusqu'alors n'étaient que vils et destructeurs. Sa seule échappatoire allait être l'art. Il ne le savait pas encore, ignorait même son nom, seule sa main qui traçait sans fin des lignes et des traits le savait déjà...

Aussi loin qu'il s'en souvienne, Serge avait toujours dessiné. Plutôt rêveur à l'école, il remplissait déjà ses cahiers de dessins, ce qui lui avait valu bien des réprimandes. Sa rencontre avec un professeur d'histoire lui fit découvrir l'univers des peintres et des sculpteurs à travers les âges. Monsieur Penefeu était en effet d'avantage passionné par les artistes qui avaient marqué l'histoire que par les monarques et il les faisait découvrir à ses élèves avec dévouement.

La Renaissance italienne était d'abord le fait de Michel Ange et de Léonard de Vinci que François I<sup>er</sup> avait su accompagner.

« Tu as la main et l'œil, mais aussi l'oreille qui sait entendre », ne cessait-il de lui dire, encourageant toujours le jeune Serge à poser des questions. « Seules les réponses peuvent être idiotes, jamais les questions. » Tel était l'un des adages de Monsieur Penefeu qui longtemps résonna à ses oreilles. Son regard, son absence de jugement lui donnèrent la force, le courage de tenter. Comme l'enfant aimé qui tente encore sous le regard de ses parents de pédaler encore et d'enfourcher son vélo après cinq chutes. Quelqu'un croyait en lui, pourquoi ne croirait-il pas lui aussi en lui-même ? Nourri de cette confiance qu'il avait peine à accepter, il tira l'audace d'oser.

C'est ainsi que Serge quitta sa province landaise pour rejoindre les milieux artistiques parisiens de la Ruche où il se fit tout petit devant des maîtres pourtant accessibles. L'ambiance était joyeuse, corporatiste, même si la violence s'y invitait parfois. Tel un oiseau apeuré, il se réfugiait alors dans sa mansarde. Aussi, bien vite, il préféra sa solitude au partage de ceux qu'il considérait comme bien supérieurs, et qui semblaient parfois de véritables ogres prêts à engloutir le monde entier. Il suivait aussi quelques cours aux Beaux-Arts ou dans des ateliers particuliers pour parfaire sa technique.

« Prends garde de ne pas perdre ta spontanéité et ta personnalité dans tes cours de dessin trop académiques », c'était sans doute les premiers mots que prononça celle dont il ignorait encore tout et qui s'était penchée sur son épaule à une table du café de l'Étoile où il avait ses habitudes.

Un jour en effet, comme dans un rêve, à travers un épais brouillard fait de fumée et d'alcool, était apparue celle qu'il ne dénommerait plus que *sa reine* : Rosy. Il avait alors une quarantaine d'années. Elle allait sur ses trente ans. Et pourtant c'est bien elle qui lui dit bien vite :

– Qui es-tu, toi qui te caches derrière tes dessins et tes couleurs : un enfant ou un prédateur ? Un enfant, tu n'es qu'un enfant... Offre-moi un verre.

– Bien sûr.

Hypnotisé, il ne put dire autre chose. Pourtant une sorte de valse à deux temps allait s'engager sans répit entre eux. Plus qu'une aventure, ce fut une découverte, comme un explorateur peut en faire en allant vers l'inconnu, ouvrant de nouveaux passages, découvrant de nouveaux continents. Rosy était lumineuse, secrète, magique, imprévisible, sensible... Serge n'en revenait pas d'avoir arrêté son regard et attendait chaque jour qu'elle s'évanouisse comme elle lui était apparue. Chaque jour, il pensait qu'elle allait disparaître entre deux jeux. Le prestidigitateur allait bientôt reprendre son bien. Voilà ce qu'il pensait chaque soir, lui permettant de s'émerveiller chaque matin qu'il n'en fut rien.

Leur passion commune pour la peinture nourrissait leurs conversations jusqu'au bout de la nuit après avoir admiré les œuvres de leurs artistes favoris au gré des expositions proposées alors, ou des ateliers emplis de découvertes avant-gardistes. Rosy admirait l'univers tourmenté d'Egon Schiele. Même s'il s'inspirait de différents maîtres, Serge comprenait cette fascination pour le peintre Schiele. Serge aimait d'ailleurs citer Munch : « Pourtant j'ai souvent la sensation que je dois éprouver cette angoisse – elle m'est nécessaire – et que je ne pourrais pas vivre sans. Souvent je ressens que la maladie a été nécessaire. Dans les périodes sans angoisse et sans maladie je me suis senti comme un bateau voguant par vent violent – mais sans gouvernail – et me suis demandé vers où ? où vais-je échouer ? » Même dans la légèreté et la frénésie des débuts de leur relation, Serge avait ainsi laissé subtilement entrevoir ses blessures. Comment créer sans souffrir, mais comment vivre en souffrant ?

Dès que l'occasion se présentait, Rosy et Serge s'échappaient de l'agitation parisienne pour aller se ressourcer au plus près de la nature, que ce soit dans les montagnes ou au bord de l'eau. Amoureux, attentionnés l'un envers l'autre, ces escapades construisaient l'album de leurs souvenirs tout autant que les dîners romantiques autour des meilleures tables lorsqu'ils avaient pu vendre une toile ou que Rosy eut accepté un petit boulot. Leurs lectures partagées étaient aussi une vraie communion silencieuse et délicieuse.

Pourtant, le calme de l'océan laissa très vite place à des vagues plus fortes, plus hautes, provenant de la lame de fond qui rongeaient Serge. Cette fêlure se réparait parfois pour un temps mais ne disparaissait jamais vraiment. Elle devenait parfois blessure brûlante et violente. Ainsi, ses troubles psychologiques sans doute issus de son histoire avaient-ils effrayé Rosy une nuit où il eut un moment de folie au cours duquel il détruisit plusieurs toiles. Elle avait fui sans retour, sans adresse abandonnant son pull vert. N'était-il pas ce monstre incapable d'être aimé et d'aimer qu'on lui avait toujours dit qu'il était ?

Il prit la posture de ce « cri » devenu si célèbre, il n'était plus que ce cri, jusqu'à ce qu'il se réfugie dans le silence que son corps finit par lui imposer. Quelle différence au fond ?

Victime de ses cicatrices, de ses peurs, de ses douleurs, il avait effrayé sa belle aimée. Rosy avait fui celui qu'elle aurait pu faire roi, mais dont elle avait craint qu'il ne devienne son ancre qui l'amarrerait définitivement, risquant même un jour de l'entraîner vers le fond.

« Tu es un ange ou un démon ? Je crois que je ne le saurai jamais. » Elle était partie de peur d'avoir trouvé la réponse, par instinct de survie. C'est alors qu'il s'aperçut que jamais il n'avait fait de toile la représentant. Ni portrait, ni nu, rien ! Elle n'était pas son modèle, elle n'était pas une muse que l'artiste dévore à la manière d'un Picasso, non elle était Rosy, son étoile, rencontrée au bar de l'Étoile. Elle était un rayon qui avait éclairé sa vie, l'avait inspiré. Il n'avait eu aucune envie de la partager avec d'autres en la représentant sur une toile qui aurait pu un jour irradier l'appartement d'un autre, accrochée à un mur qui ne fut pas le sien.

Serge avait bien compris cette fuite, une sorte de « gambit de la reine », même s'il savait qu'il était davantage le fou que le roi de cette partie insoluble. Sa piètre estime de lui ne l'avait pas enclin à se battre, à poursuivre, à pourchasser la reine dans les soixante-quatre cases de la vie qui lui semblaient bien plus difficiles à appréhender que celles dans son échiquier, s'efforçant à l'amnésie de sa seule tranche de vie heureuse. Vivre sans mémoire était un confort, vivre dans le seul présent fut son nouveau totem.

Tout cela, je le tiens de lui. Du jour où il s'ouvrit à moi après plusieurs incursions dans son atelier pour apprendre, pour comprendre, et plus encore pour ressentir et vivre sa peinture. Il avait bien voulu m'accueillir alors que je faisais un reportage pour le magazine *L'œil* une première fois, puis bien d'autres. Dans le silence d'abord : « C'est bien l'œil et non l'oreille, le titre de votre journal... » Que répondre à cela, sinon observer et se terrer des heures dans un coin de l'atelier, comme un chat gourmand et alangui. Pénétrer dans son atelier, sorte d'ancre où régnait un véritable capharnaüm était un privilège. Serge avait toujours été jaloux de son lieu de création. Se frayer un chemin entre les tables chargées de pinceaux, les étagères lourdes de livres, de pots et de reliques en tout genre, valait visa pour accéder aux innombrables toiles accolées les unes aux autres, jamais achevées ou attendant un traitement nouveau. Plusieurs chevalets se dressaient fièrement avec des créations en cours, mal éclairés, les murs étaient recouverts d'articles de presse, de copies d'œuvres ou ornés de dessins en tout genre et de citations toujours profondes.

Selon son humeur, il vous chassait sans ménagement ou bien vous exposait des dizaines d'œuvres récentes oubliées qu'il allait chercher au fond de sa grotte où souvent il les avait autorisées à vivre leur propre vie. Je fus un temps admis dans cet univers particulier à la charnière des siècles qui étaient aussi des millénaires. Puis, ma vie prit un autre aiguillage qui m'éloigna de cette immobilité douce. De loin en loin, je suivais ses expositions de plus en plus espacées. Confusément inquiet pour la santé de cet homme vieillissant usé par la vie, je craignais l'annonce d'une disparition, même s'il m'avait un soir de liesse, autour d'un trop plein d'alcool, qu'il « ne quitterait pas la scène avant ce con de Soulages ! » Tiendrait-il parole ?

Il m'avait donné accès à ses carnets qui, plus que ses mots, m'avaient permis de comprendre, ou plutôt de ressentir. Jamais il ne me parla de Rosy. Jamais je ne lui posai la moindre question. J'avais lu les mots écrits et rayés, les dessins figurés, les lettres jamais envoyées, le crime à la vie commis par orgueil, par peur ou par pure punition de l'enfant indigne d'être aimé.

C'est du crépuscule que la lumière jaillit parfois, comme le plus prestigieux peintre de l'époque Pierre Soulages l'avait montré avec

son outre-noir, n'en déplaise à Serge. Alors que ses forces l'abandonnaient, en cette année 2022, que justement Pierre Soulages avait succombé à 102 ans, dans son dernier sursaut, fruit de connexions incontrôlées de son cerveau peut-être, de l'oubli de soi sans doute, de l'abandon de tout masque de protection, Serge ne put visiblement empêcher ses mains, ses pinceaux, de faire surgir de la toile vierge celle qui était restée plus de quarante ans enfouie dans sa mémoire, sa reine, celle qui devint *La Reine émeraude*, inachevée sur fond immaculé, avec un seul pied.

Puis il était parti, alors qu'il avait plus de dix ans de moins que son illustre aîné, après avoir donné son ultime énergie pour rendre la vie à celle qu'il avait tant aimée et qui allait donc le rendre plus illustre que jamais comme les titres de ces journaux, que je découvris avec effroi puis avec joie, en témoignaient.

Il n'avait pas eu la force d'aller plus loin, succombant à cette réminiscence de son esprit lorsqu'il vit Rosy sur le chevalet. Rosy qui le fit roi à jamais, roi des arts, mendiant de l'amour.

Où était-elle ? Vivait-elle encore ? Pouvait-elle savoir ce qui venait de se jouer dans ce dernier souffle, sur cette ultime case de la vie ? Cette nuit-là je fis un rêve, un rêve absurde, un rêve qui fait aimer la vie. J'étais Rosy.

## Les îles royales

Jules avait tout construit de ses mains depuis le naufrage du navire de son père dont il était un des rares survivants. Quand il s'était réveillé sur cette plage avec trois marins et son meilleur ami, Timothée, ils s'étaient tous dit :

– C'est ici qu'on va mourir.

– Peut-être, avait répondu le jeune Jules, mais d'ici là, autant rendre notre vie plus confortable.

Ils avaient construit une cabane, puis plusieurs ; d'autres personnes, vivant aux alentours, les avaient rejoints, et dix ans plus tard, les cinq cabanes qui se trouvaient sur cette île s'étaient transformées en ville d'une bonne dizaine de milliers d'habitants avec un magnifique palais royal, un immense port commercial et un puissant port militaire.

Pour toutes les bonnes idées qu'il avait mises en place et qui avaient permis à tous de vivre en ces terres inconnues, Jules avait été nommé roi.

Et le royaume de Jules ne se limitait pas à une ville, mais à toutes les îles à trente kilomètres aux alentours ! Au-delà s'étendaient d'autres royaumes comme celui de la reine Alice et celui de son alliée, la reine Marie, qui bâtissaient leurs puissances par le commerce.

Il y avait aussi l'alliance de Lestra, qui réunissait les trois royaumes les plus belliqueux de la région. D'autres puissances entouraient le royaume de Jules, si bien qu'il peinait à croire qu'il avait réussi à s'imposer.

C'était pourtant vrai, le souverain avait habilement mêlé guerres et commerces, détruisant un royaume par-ci, signant un traité par-là. Il avait été jusqu'à manipuler la plus puissante reine de l'époque afin de sauver son propre royaume. Le roi avait en secret ligué les autres royaumes contre elle et ses alliés, et avait mis fin à une époque. À présent une ère de paix s'était installée, en apparence.

Aujourd'hui, Jules avait vingt-sept ans et possédait tout ce dont il rêvait.

Tout ?

Pas vraiment...

- Seigneur, nous vous attendons.
- Ne m’appelle pas « seigneur », Timothée, répondit le roi, nous sommes amis avant tout.

Timothée était un bel homme blond qui approchait la trentaine avec une carrure d’athlète et un humour qui semblait plaire aux femmes, auprès desquelles il avait beaucoup de succès. Il était le premier ministre et le meilleur ami du roi.

- Tu semblais pensif, fit-il remarquer.

Cette remarque replongea Jules dans ses souvenirs.

- Tu te souviens quand on a échoué sur cette île ? demanda le roi.
- Je me souviens que tu n’avais pas la même définition de *mourir ici* que nous, plaisanta son ami.
- Peut-être bien, souffla Jules pensif, puis il sembla revenir à la réalité.
- Bon ! Ce n’est pas tout, mais nous avons un conseil à présider il me semble.

Timothée acquiesça avant de le suivre.

Le conseil commença par un rappel des nouvelles du royaume avant que les conseillers ne prennent la parole.

- Seigneur, fit l’un d’eux, la population est grandissante et nos provisions n’en sont pas proportionnelles. Je crains une famine l’hiver prochain.
- Effectivement, répondit Jules, mais j’ai cru comprendre que nos extractions de fer étaient plus que suffisantes.
- Mais le fer ne nourrit pas le peuple, majesté, protesta le conseiller.
- C’est pour cette raison que j’ai décidé de proposer un traité de commerce aux reines Alice et Marie...
- Je crains que ce ne soit impossible, seigneur, intervint un vétérane.
- Comment ça ? s’inquiéta le souverain.
- Les deux royaumes des reines Alice et Marie subissent en ce moment-même un assaut de l’armée de l’alliance de Lestra.
- Et c’est seulement maintenant que j’en suis informé ! hurla le roi en tapant du poing sur la table.

Les conseillers balbutièrent des excuses, le souverain se leva et se dirigea vers la porte.

- Seigneur, où allez-vous ? demanda un conseiller.

– Je vais venir en aide aux reines Alice et Marie, répondit-il avant de quitter la pièce.

Le silence se fit et Timothée en profita pour s'éclipser discrètement.

\*

Diane sortit de son bain et s'entoura d'une serviette, elle entra dans le spacieux salon de ses appartements et s'installa sur le canapé de velours gris. Une servante avait déposé sur la table basse un petit-déjeuner fort appétissant et du courrier que la jeune femme de vingt ans appréciait moins. À contre-cœur elle prit la première lettre de la pile et commença à la lire, au bout de quelques secondes elle jeta le papier à la poubelle. Encore une lettre d'amour qui ne l'intéressait pas le moins du monde.

Diane était la générale en chef de l'armée du royaume de Jules, et était d'une grande beauté : le teint mat, de longs cheveux brun doux et soyeux ainsi que de magnifiques yeux vert mousse. Jules avait pour habitude de dire que ses yeux étaient l'aperçu du paysage d'un monde qui n'appartenait qu'à elle.

Alors que la jeune femme était au plus bas, prête à quitter ce monde, il lui avait dit qu'un jour il faudrait qu'elle fasse découvrir son monde à quelqu'un. À partir de ce jour elle ne s'était battue que pour trouver cette personne.

Le roi l'avait toujours protégée, depuis qu'il l'avait trouvée cinq ans auparavant, dans la misère et dans la faim.

– Veux-tu venir avec moi ? avait-il proposé, je te promets la liberté et le bonheur si tu me suis.

La gamine de quinze ans s'était d'abord méfiée : trop de fois les nobles avaient abusé d'elle, de sa pauvreté, puis, le jeune homme s'était détourné, elle avait vu ce roi poser genou à terre pour donner une pomme à une petite fille de cinq ans. Il lui avait un peu parlé, lui avait pris la main et l'avait emmenée vers son navire. Ce jour-là, Diane ignorait si elle avait suivi Jules car elle avait senti que c'était un homme bon ou pour protéger cette fillette. Le fait est que plus tard, elle avait demandé au roi de lui apprendre à se battre, résultat, il avait fait d'elle la guerrière la plus douée du royaume.

Soudain, la porte de ses quartiers s'ouvrit violemment.

– Diane ! Prépare une expédition militaire, ordonna le souverain, nous partons pour...

– Calme-toi, coupa la jeune femme d'une voix douce, tout est déjà en préparation, nous pourrons partir ce soir.

Il se détendit, puis sembla réaliser que sa générale en chef n'était pas grandement habillée et se retourna.

– Excuse-moi ! fit-il.

– Il n'y a rien de grave, répondit Diane en riant, ce n'est pas la première fois que tu fais irruption dans mes quartiers, il fallait bien que cela arrive !

– Quand serons-nous là-bas ?

– Hum, je dirais que nous serons sur place dans une semaine, annonça-t-elle en commençant à s'habiller.

\*

L'éclaireur se prosterna devant Jules, la flotte de guerre de ce dernier était cachée derrière un immense pic de roche qui les séparait de la ville d'Alice. Le souverain ne portait aucune protection, juste une tunique sombre, un pantalon noir et un grand manteau bleu orné de fils d'or.

– Seigneur, commença l'éclaireur, la ville de Marie est tombée aux mains de l'alliance de Lestra, qui a aussi pris le contrôle du port de la ville d'Alice. Les dernières sources de résistance se trouvent au palais royal où se cachent les deux reines.

– Bien, je te félicite, fit le roi, tu as été d'une redoutable efficacité, comme d'habitude. Tu peux te retirer.

Une fois l'éclaireur parti il se tourna vers Diane.

– Nous allons utiliser le mortier GF, annonça son supérieur.

La jeune femme était vêtue d'une armure bleue spécialement forgée pour elle, c'était une protection assez légère qui ne couvrait ni ses bras ni ses tibias. L'arrière de son casque était ouvert pour laisser passer ses longs cheveux bruns légèrement ondulés. Son grade de général en chef était signifié par une grande cape blanche sur laquelle on voyait une représentation en fils d'or de Jules donnant une pomme à une petite fille. Le roi avait décrété que les généraux choisissaient les motifs de leur cape.

– Il ne pourra tirer qu'une seule fois, prévint-elle, que veux-tu viser ?

– Le navire amiral.

– À tes ordres.

Le mortier GF de Jules était un immense mortier de trois mètres de diamètre placé sur un galion capable de supporter sa force de recul surpuissante. Les soldats plaçaient une roche taillée à cet effet et entourée d'une lanière d'osier qui était enflammée avant le tir. Si la cible était immobile et localisée, des mathématiciens calculaient la trajectoire du projectile et l'angle de tir, ce qui faisait de ce mortier une arme d'une précision redoutable.

Au bout de quelques heures le navire amiral de l'alliance de Lestra se transforma en gigantesque brasier. La moitié des soldats de Jules entourait le palais d'Alice en position de défense, l'autre moitié attaqua les ennemis restés sur le port. Loïc, Dorian et Henry, les trois rois de l'alliance, furent obligés de prendre part au combat. Mais aucun fantassin ne semblait pouvoir rivaliser, tous tombaient comme des mouches autour d'eux. En revanche leurs soldats, beaucoup moins puissants, reculaient devant ceux de Jules, si bien que les trois étaient forcés de faire de même face au grand nombre de guerriers.

– Eh bien messieurs, taquina une voix féminine, on panique.

Jules, Timothée et Diane venaient d'arriver, la générale en chef semblait très satisfaite de son travail.

– Tu oses t'interposer, s'offusquèrent les trois rois.

– C'est vous qui osez déranger mes plans, répliqua Jules, jusqu'à présent nous nous sommes évités pour ne pas provoquer d'hécatombe, mais là, vous êtes allés trop loin.

Les trois rois se ruèrent vers les hauts dignitaires, Diane trancha la gorge du premier à l'aide d'une aiguille, Timothée planta son épée dans le ventre du deuxième, et Jules, comme à son habitude, perça le cœur du dernier. En une fraction de seconde l'alliance de Lestra s'écroula. Les trois cadavres s'écroulèrent lourdement au sol, le silence qui suivit annonça la paix, les soldats hurlèrent de joie.

Alice, qui avait observé la bataille, prévint Marie qu'il n'y avait plus aucun danger. La reine Alice avait les cheveux noirs comme jais, les cheveux mi-longs, les yeux noirs, elle était plutôt fine, ce qui l'étonnait vu l'énorme quantité de nourriture qu'elle avalait chaque jour. Elle portait une robe verte, très confortable et qui lui donnait une grande liberté de mouvement. Marie était rousse, les cheveux

bouclés et coupés courts, elle avait les yeux bruns et était assez musclée. Elle portait comme à son habitude un pantalon et une tunique noire ornée de fils d'argent et d'or.

Les deux reines sortirent du palais en même temps que Jules, Diane et Timothée gravissaient les marches de la demeure royale. En voyant Alice et Marie, le premier ministre et la générale en chef mirent genou à terre, Jules, lui, finit de grimper l'escalier de marbre blanc et vint baiser la main d'Alice.

– Reine Alice, annonça le roi solennellement, je suis sincèrement heureux de vous voir saine et sauve.

La reine se retint de pouffer de rire, car, malgré son air grave, une étincelle riieuse dans les yeux de Jules lui prouvait que tous ces beaux discours royaux l'ennuyaient. Pensées qu'elle partageait.

– Roi Jules, répondit-elle, je vous remercie d'être venu à m... notre secours.

Elle avait failli oublier Marie, son alliée, sa meilleure amie, la honte ! Un silence gênant s'installa, brisé par la reine aux cheveux courts :

– Et si on fêtait ça ! s'exclama-t-elle.

Les formalités ne faisaient pas partie des spécialités de Marie.

– Je trouve que c'est une bonne idée, répondit Jules, mes navires ont embarqué une grande quantité de nourriture, il serait dommage de repartir avec.

Soudain Alice se rappela que c'était elle la reine de ce territoire et que par conséquent tous attendaient sa réponse.

– Le banquet sera organisé sur l'avenue principale, déclara-t-elle.

Un hurra s'éleva, puis on sortit les tables, on déchargea la nourriture, on mit les couverts en place et on fit mijoter de bons petits plats. Pendant la préparation, à laquelle roi et reines participaient, Alice croisa Jules.

– Vous pourrez séjourner au palais le temps qu'il vous faudra, fit-elle.

– Je vous remercie, je n'aime pas trop partir de nuit, accepta-t-il.

– Oh, et laissez les formalités de côté, ajouta la jeune femme avec un clin d'œil.

Puis elle s'éloigna.

Le festin commença avec un petit discours.

– Écoutez, clama Alice, je ne suis pas fan des grands discours je vais donc me contenter de remercier Jules pour son aide face à l’alliance de Lestra.

La foule applaudit.

Puis certains soldats commencèrent à se lancer dans un concours de boissons.

– Ça suffit ! hurla Diane, vous êtes en terre étrangère, comportez-vous dignement !

– Diane calme-toi, intervint Jules, ils ont bien le droit de s’amuser, tu pourrais les rejoindre.

– Mais... protesta la générale en chef.

– Allez les gars, continua le roi sans prendre la peine de l’écouter, celui qui me bat a droit à une promotion.

Et il but son verre d’une traite

– Et bien, t’en as mis du temps ! fit Alice tandis qu’un serveur remplissait son verre, c’est quoi ma promotion ?

Jules réfléchit un instant puis annonça :

– Alice vient de gagner une de nos îles territoriales.

– C’est ça ta manière de gouverner ! s’indigna Diane tandis que Timothée éclatait de rire.

– Allez ! fit le premier ministre, je cède ma place à celui qui me bat !

– QUOI !!!! hurla Diane déconcertée.

Tous furent pris d’un fou rire quand Marie gagna le défi de Timothée.

– Cool, j’ai gagné un royaume, plaisanta Jules, je vire Marie et nomme Timothée premier ministre.

Et la fête dura ainsi jusqu’au bout de la nuit.

Dans les jours qui suivirent, Jules demanda à Alice et Marie de signer un traité de commerce, mais celles-ci lui proposèrent de se joindre à leur alliance. Le roi accepta, conscient qu’une alliance entre le pays qui avait mis fin à l’alliance de Lestra et deux des plus grandes puissances commerciales seraient prospères. La semaine passa, Jules et Alice devinrent de bons amis.

La veille du départ, la reine trouva le souverain en train de rassembler ses affaires.

– Ça y est, tu pars ?

– Il faut bien, répondit-il en lui tournant le dos, je me dois de retourner dans mon royaume.

Guidée par un réflexe enfantin, la jeune femme l'enlaça.

– Je ne veux pas que tu partes, gémit-elle.

Malgré les bras qui l'entouraient, le jeune homme réussit à se retourner pour être en face de la reine.

– J'ai peut-être une solution, annonça-t-il.

Alice releva la tête avec espoir et Jules en profita pour l'embrasser, elle fut d'abord surprise, puis se laissa faire. La main du jeune homme remonta le long de son dos et caressa ses cheveux, elle aurait voulu que cet instant dure toujours. Mais la jeune reine était consciente que ce ne serait pas le cas, elle décolla ses lèvres de celles du Jules.

– Unissons nos royaumes, lui murmura-t-il à l'oreille.

Alice le savait, seul le mariage pourrait leur permettre de vivre ensemble et heureux.

– Oui, susurra-t-elle à voix basse.

Le mariage fut splendide, un voyage qui partait de la capitale du royaume de Jules pour rejoindre celle du royaume d'Alice. Une escale entre les deux îles fut organisée pour annoncer l'emplacement de la nouvelle capitale de cet immense royaume. Une multitude de gens du peuple accompagnèrent le navire royal avec leurs propres embarcations, formant une magnifique flotte de bateaux en tout genre et de toutes les couleurs, décorée de multiples fleurs symbolisant le bonheur la prospérité, l'amour, l'éternité...

Arrivés sur l'île d'Alice, un immense banquet fut organisé, puis, s'ensuivit une grande fête dans toute la ville, on chantait, on dansait, on rencontrait des gens de tout l'archipel. Du haut des marches du palais en observant la ville en fête, Jules se dit qu'il possédait enfin tout ce dont il rêvait, et son visage s'illumina d'un immense sourire. Après une nuit de fête, les deux jeunes mariés, exténués, allèrent admirer le lever du soleil sur un balcon qui surplombait les magnifiques jardins d'Alice.

Soudain, la jeune femme montra à Jules un banc dans les jardins. Sur ce banc se trouvaient Diane et Marie qui semblaient en grande discussion. La reine posa sa main sur celle de la générale qui fut surprise par ce geste, elle rougit, hésita. Marie, elle, n'hésita pas : elle posa ses lèvres sur celles de Diane, bientôt les deux jeunes femmes s'enlacèrent. Alice et Jules quittèrent le balcon pour laisser aux deux amoureuses toute l'intimité des jardins.

## Le rêve de Cataleya

Cataleya ouvrit les yeux.

« Nourrice ? »

Cette dernière avait tiré les rideaux de son lit à baldaquin et lui sourit tendrement.

« Il est temps de vous lever, mon enfant. »

Elle l'avait toujours appelée ainsi ; elle pouvait se le permettre, dans l'intimité. Ni trop familière, ni trop distante, comme l'exigeait son rang et puisqu'elle s'occupait d'elle depuis sa plus tendre enfance.

Cataleya repoussa les draps de soie dont elle s'était couverte et la vieille femme l'accompagna vers la grande salle de bains attenante à sa chambre de reine. Justement, on l'appela peu après :

« Votre Majesté ? »

Une servante s'annonça et lui fit parvenir une lettre cachetée de la maison ducale la plus riche du pays, les Silverin.

– C'est rare qu'ils passent directement par vous, madame, dit Nourrice entre deux coups de peigne.

Après avoir parcouru quelques lignes, Cataleya esquissa un sourire amusé.

– C'est tout plein de compliments bien gras. Ils veulent se faire bien voir avant le grand bal d'automne.

– Essaient-ils d'introduire leur fils auprès de Sa Majesté ?

– Peut-être.

La nourrice hocha la tête sans un mot. Elle savait bien que Cataleya ne les aimait pas vraiment.

– On va leur en boucher un coin ! s'exclama cette dernière, malicieuse.

– Enfin, Votre Majesté, surveillez votre langage !

\*\*\*

Dix ans plus tôt.

Cataleya a douze ans. Elle est la cadette du marquisat Winterberry où un goûter a été organisé par la marquise elle-même. Tandis que les nobles dames discutent entre elles, elles ignorent que leurs nobles rejetons font vivre un enfer à la pauvre fille bègue et boutonneuse de leurs hôtes ; parmi eux, un garnement brun au regard chafouin.

\*\*\*

Les grandes portes s'ouvrirent sur une personne incroyable. Les murmures se turent.

Elle arrivait couverte de parures scintillantes, la reine Cataleya. Elle était jeune et fière et l'éclat de ses bijoux n'estompait pas celui de sa beauté ; au contraire, toutes les jeunes nobles se pâmaient devant elle, et le nombre de leurs bijoux n'y changeait rien.

Ses suivantes veillaient à ce que rien n'accroche sa longue traîne de dentelle blanche ; elle évoluait dans une robe bouffante écarlate aux motifs de roses argentées, l'emblème de sa famille, ceinturée de diamants ; les volants lui donnaient l'air de flotter.

C'était une robe corsetée, sans manches ; des gants blancs coupés au-dessus du coude harmonisaient sa tenue. Elle portait des escarpins vernis rouges, et enfin, un rubis de grande valeur ornait son cou.

Sa tiare renvoyait la lumière des lustres, et un chignon très haut mettait en valeur ses magnifiques cheveux châtain clair. Quand ils avaient la chance de croiser son regard, des yeux d'un vert perçant, les jeunes nobles de la cour réalisaient trop tard que le vilain petit canard de la famille Winterberry, cette enfant qu'ils avaient longtemps affublée de sobriquets grossiers parce qu'elle était bègue et boutonneuse, était véritablement devenue un canon de beauté, et ils regrettaient de ne pas l'avoir plus tôt courtisée. Sa Majesté Cataleya répondait à leurs salutations et souriait à tout le monde ; mais ils ne s'y trompaient pas, et assimilaient clairement l'avertissement sous-jacent.

Sa Majesté Victor II l'invita à s'asseoir près de lui et, sur un signe de tête, le banquet put commencer.

Les deux châtelains réunis dégageaient une aura écrasante. Si Cataleya Winterberry prenait sa revanche en affichant sa beauté, le roi quant à lui imposait sa puissance. Ils s'étaient bien trouvés, tous les deux ; elle, moquée toute son enfance pour sa laideur et lui, né prématuré et jugé inapte à régner. Désormais ils étaient connus de leurs sujets comme « la Belle et la Bête ».

Il s'était entraîné dur, des heures durant, qu'il pleuve ou qu'il vente ; sous un soleil de plomb. Il s'était aventuré sur le champ de bataille et avait changé le cours d'un affrontement décisif. Il était

désormais capable de tenir une épée pesant deux fois son poids sans ciller, et soutenait le regard de tous ceux qui l'avaient sous-estimé. Autant l'ovale du visage de Cataleya était doux, autant le sien semblait taillé dans le marbre. La nature lui avait forgé un corps long et maigre ; une beauté brute, froide et tout en angles, comme un iceberg. Ses mains noueuses, nerveuses, agrippaient les accoudoirs de son trône ; il avait les veines saillantes, ce qui trahissait le faux calme qu'il affichait et sa nature méfiante. Il scrutait son environnement avec attention et ne desserrait pas les dents sauf pour parler, la mâchoire raide. On le comparait souvent à un rapace (dans l'intimité, car il détestait cette comparaison), à cause de son long nez à l'arrête haute, pointu.

Il avait l'iris très clair, et ses cheveux blond pâle étaient impeccablement brossés vers l'arrière. Une barbe de trois jours parsemait son menton et ses joues creuses.

Victor ne s'encomrait pas d'une couronne. Sa présence à un banquet s'avérait déjà exceptionnelle, et si quiconque ne reconnaissait pas le roi lorsqu'il lui faisait l'honneur de sa présence (ce qui ne risquait pas d'arriver, on ne faisait pas plus terrifiant), alors il serait simplement châtié.

Sobre, il avait revêtu une veste à col officier blanche, déboutonnée par-dessus une chemise de soie écarlate et un pantalon de la même couleur que sa veste, en harmonie avec la tenue de son épouse ; en revanche il avait gardé sa cape, ses bottes noires, son fourreau de cuir ainsi que ses galons, symboles du chef des armées.

– Cataleya, qu'est-ce qui fait un bon roi ?

Victor II ne l'avait pas épousée simplement parce qu'elle était belle. Il appréciait l'esprit de sa reine et quelques fois, il lui arrivait de lancer, comme ça, une conversation philosophique.

– Eh bien... un homme multitâche, responsable, fort et cultivé, un stratège pacifiste, en somme serait mon idéal du roi, sans oublier un homme respectueux et dévoué envers sa patrie. Certainement pas un couard, répondit-elle.

– Oh, je coche tous les critères, dit-il, amusé.

– Évidemment, je n'aurais épousé personne d'autre, affirma Cataleya, le rose aux joues.

Oui, ces deux-là s'étaient vraiment bien trouvés. Au-delà du mariage d'intérêt, ils avaient développé des sentiments forts l'un envers l'autre, et leur affection avait su gagner le cœur du peuple, qui en parlait comme des héros d'un conte de fées.

\*\*\*

La fête battait son plein et la soirée était bien avancée. La majorité des convives était venue accompagnée et le bal était un succès. Les autres devisaient autour des buffets dressés tout autour de la grande salle. Cataleya suivait les danseurs du regard, les yeux brillants.

Victor surprit un duo de courtisans qui désignaient la jeune femme du menton, et fronça les sourcils. Il demanda abruptement :

– Cataleya, m'accorderiez-vous cette danse ?

La reine aussi avait vu les deux hommes, elle avait d'ailleurs reconnu le fils de Silverin à ses manières de renard, et la jalousie du roi ne passa pas inaperçue. Elle demanda en riant :

– Pourquoi cet élan de passion, sire ?

Victor prit la main de son épouse et l'entraîna à sa suite.

– Tout à l'heure, vous avez oublié un détail, ma chère.

Étonnée, Cataleya demanda :

– Lequel ?

– Un bon roi, répondit Victor, c'est aussi un roi qui sait comment contenter sa reine.

Cataleya comprit alors qu'il avait l'intention de l'inviter à danser, même sans l'intervention des deux culottés. Après tout, il n'aurait pas perdu patience pour si peu. Il avait deviné qu'elle mourait d'envie de se mêler aux danseurs.

Oui, décidément, ils s'étaient bien trouvés.

\*\*\*

Cataleya ouvrit les yeux, elle frotta ses paupières, alourdies de sommeil et bailla à s'en décrocher la mâchoire. Elle fit un brin de toilette, attacha ses cheveux en une modeste queue de cheval, brune et pleine de nœuds, enfila ses lunettes et son uniforme scolaire ; elle déjeuna rapidement d'une tartine de beurre et d'une gorgée de chocolat chaud.

Elle attrapa son sac de cours et se hâta, sortant de chez elle précipitamment dans l'espoir d'arriver au collège à l'heure. Devant le portail, un jeune homme blond, qui aurait été beau s'il n'avait pas

été aussi maigrichon, la salua amicalement d'un grand geste du bras, et lui fit signe de se dépêcher ; elle comprit que la sonnerie avait déjà retenti. À ce moment-là, la jeune fille manqua de se faire renverser par un vélo dont le conducteur, un affreux garçon à la tignasse brune et au rictus mauvais, lui cria :

– Eh, regarde devant toi, le crapaud !

Le regardant partir, la jeune fille soupira :

– Ah, si seulement la vie était comme un rêve.

## **Le traîneau des deux reines**

C'est ainsi ! Un jour, elle a disparu, Élise, ma grand-mère... Et avec elle, la reine de toute notre famille, telle que nous avons l'habitude de la nommer avec humour et amour, est partie l'insouciance d'un bonheur que l'on croit éternel et son parfum de tarte aux pommes. Seul et suspendu aux cordes invisibles du temps, aux paroles indicibles de ceux qui sont passés, et puis qui se sont tus, j'ai l'impression maintenant de glisser au fond de leur silence. Cependant, l'autre soir m'est revenu un curieux souvenir et mon pied a retrouvé sa place sur l'échelle du temps : celle qui n'est plus là m'a tendu la main.

Toute ma jeunesse s'est déroulée comme en vacances. Les deux mois d'un été infini se passaient chez Élise que j'ai toujours connue veuve et retranchée dans la curieuse petite bicoque d'un village montagnard. Je me levais alors que le soleil était déjà très haut et la trouvais déjà dans la cuisine. Je me souviens de ses mains dans la pâte, de longues mains brunes et ridées caressant puis brutalisant la pâte blanche. Et je ne savais jamais ce que deviendrait cette boule informe...

Je me sauvais loin de cette vieille femme mutique pour retrouver ma seule amie, une jeune fille espiègle, Lison, qui m'attendait impatiemment, posée sur le muret en face de chez nous. Sa main attrapait avidement la mienne, son rire me réveillait tout à fait et j'ignorais où cette fois encore elle m'entraînerait : dans la forêt, au bord du ruisseau ou plus haut dans la montagne ? Elle m'ouvrait un monde sauvage et sans limite où tout était possible !

Lorsque je rentrais chez Élise, je ne faisais que passer et dévorer ce qu'elle m'avait préparé. Je remarquais à peine ses grands yeux d'un vert très clair, à la fois intense et fané ; ce regard si souvent posé sur moi et qui renfermait tout le mystère d'une vie que je ne connaissais pas parce qu'elle ne m'en parlait pas.

Je courais donc vers ma Lison et ses secrets qu'elle me livrait jour après jour, année après année : Shéhérazade hypnotisant son roi de sa voix de conteuse, de son regard-miroir-des-forêts. Elle devenait si belle ma Lison, une ébauche de femme, une séductrice qui faisait ses griffes sur moi...

Je revenais, des brins d'herbe dans les cheveux et, franchissant le seuil, je laissais ma vie en Technicolor pour me heurter à la longue robe noire que portait invariablement la reine depuis la mort de son époux. Nous lisions le soir près du feu, enveloppés dans le voile si épais et si lourd d'un passé inconnu mais qui refusait de disparaître. Avec Lison, l'amour de la vie sous toutes ses formes resurgissait. J'engloutissais tous ses rêves comme les tartes aux pommes d'Élise et les mêlais bien sûr aux miens. J'avais fini par tout connaître d'elle, par distinguer les beaux mensonges des projets véritables qu'elle avait pour nous.

Puis il y eut ce moment, anodin jusqu'à l'autre soir où je perçus enfin ce qu'il me révélait. Élise avait invité Lison à venir partager un goûter-tarte-aux-pommes. L'image ne tremble pas : elle est au contraire d'une étrange netteté, comme si l'on avait voulu par là me dire quelque chose. Élise et Lison ne s'étaient vues que de loin, ma grand-mère étant une recluse qui ne traversait le village que pour dialoguer avec son Marius, chaque après-midi, au cimetière. Lison entra dans la cuisine, espiègle et curieuse et, sans même s'interroger, posa ses mains longues et brunes dans la pâte qu'elle caressa, brutalisa. Mes deux reines réunies, dans un même tempo, créaient non seulement mon dessert préféré mais un lien qui allait au-delà de ma propre personne. J'avais l'impression que leurs mains se parlaient et quand leurs deux regards si verts se sont croisés, ce ne fut pas avec inquiétude, comme si l'une allait prendre la place de l'autre. Non ! Dans le regard si vert d'Élise se reflétait celui de Lison au point de s'y confondre.

Des années plus tard, lorsque l'image de ma grand-mère s'effaça de notre monde, je mis la main, dans sa table de nuit, sur un album photo que je dégustai avec encore plus de bonheur et de lenteur que sa fameuse tarte aux pommes. Elle était une jeune fille d'une beauté solaire, rire insolent, robe légère dans la danse, regard d'amour face à Marius, jeu et tendresse, corps désirant. Elle était... ma Lison ! Pourquoi ne peut-on donc imaginer nos grands-parents autrement que vieux ?

J'ai failli ne pas comprendre Élise. Lison, près de moi observe les photos : son regard vert d'eau se trouble et s'éclaircit. Une bonne

odeur de tarte aux pommes flotte dans notre maison. La vie fait des ricochets...

Une reine ne meurt jamais !

## **Les têtes tomberont**

Et si je vous racontais une histoire, mais cette fois-ci je préfère vous le dire, il n'y aura pas de « il était une fois », car l'histoire que je m'appête à vous raconter n'est sûrement pas arrivée qu'une seule fois, car tant que les humains auront des têtes et tant que celles-ci seront couronnées, elles tomberont.

Dans son grand palais de marbre blanc comme la neige, tapissé de grands rideaux de pourpre et d'or, le monarque faisait les mille pas. Héritier de Dieu sur Terre, souverain éternel parmi les mortels, champion invaincu sur le champ de bataille, il avait su s'imposer comme le souverain incontesté et incontestable, un souverain dont on craignait ou dont on admirait le nom. Dehors pourtant, le déluge, au-delà des murs de cette grande prison d'argent, c'était le règne du roi du chaos qui commençait. Le blanc du marbre avait été remplacé par le gris des cendres, et le pourpre de la soie avait laissé place au carmin du sang.

Il se tenait là, au milieu des corps et des ruines, des pleurs et des cris. Il était roi lui aussi. Son ombre se répandait telle la peste, ses paroles persuadaient tous ceux qu'elles touchaient, et corrompaient leur âme jusqu'au plus profond d'eux-mêmes. Son regard, rempli de haine, se portait vers la fenêtre dorée du palais impérial. Le regard des deux hommes se croisèrent. Et, sans que rien ne bouge autour, la brise soufflant sur le visage de l'un, le souffle chaud de la cheminée sur le visage de l'autre, les deux rois se fixaient. Les secondes s'éternisaient quand une explosion retentit.

La détonation vint du cœur-même de la forteresse de marbre blanc et son occupant y fut expulsé en une danse de verre et de ferraille. Les pierreries qui ornaient les murs se mêlaient dans les airs aux vitraux colorés en un ballet scintillant de millions d'éclats de couleurs. N'importe qui aurait succombé à une telle explosion, mais il était loin d'être n'importe qui, il était le roi, l'imperator, l'invictus. Son front saignait, et sa couronne d'or était ternie par la terre et la poussière. Il se releva lentement. Depuis son piédestal d'os et de cendres, le monarque des ombres regardait la scène avec un rictus. Il descendit une à une les marches de sa montagne mortuaire et s'avança lentement vers ce qui n'était plus que l'ombre d'un héros.

Les deux hommes étaient à quelques mètres, se tenant tous deux droits, autour les affrontements avaient repris de plus belle, les explosions aussi.

Dans ce qui fut autrefois les jardins royaux allait se dérouler une bataille où le prix du sang ne serait qu'un simple dû. Les deux attrapèrent leurs épées, et le duel commença. Les coups pleuvaient, le bruit des lames retentissait si fort qu'il couvrait même le bruit des canons autour. Et le combat continuait, et continuait encore. Les parades, les fentes, les esquives s'enchaînaient comme une chorégraphie millimétrée, une valse à mille temps où l'acier et le fer battaient de leur plein. La sueur perlait sur le front des deux guerriers et les effusions de sang ne faisaient que s'intensifier autour. Les explosions tonnaient et la danse reprenait de plus belle. Le ciel était noir tant la fumée était épaisse et il n'y avait plus que les flammes pour éclairer les deux monarques. Et tout autour, le feu se battait contre l'obscurité, c'était l'imperator flamboyant contre le roi des ténèbres. Ce combat n'était plus de l'ordre de deux mortels qui se battent, mais de celui d'une lutte entre la fureur des éléments. Sabre toujours en main, couverts de terre et de sang, ils n'arrêtaient pas de se chercher du regard. Tournoyant l'un autour de l'autre dans leur valse infinie, les deux champions ne prêtaient pas la moindre attention à l'anarchie qui s'était installée autour d'eux. L'odeur du sang et de la mort flottait dans l'air, qui était devenu à peine respirable à cause de la fumée qui se dégageait en masse de tous les bâtiments incendiés. Les derniers survivants rassemblaient leurs dernières forces pour livrer leurs ultimes combats. L'un d'eux vit les deux rois au loin, et comme une traînée de poudre, diffusa l'information aux restes des pauvres survivants. Tous se ruèrent vers eux, avec un seul espoir : voir leurs têtes tomber. Assaillis de tous les côtés, les seigneurs étaient maintenant dos à dos. Le roi flamboyant regardait à présent cette foule enragée foncer vers lui, quand soudain, il sentit la lame froide et morne de son adversaire se planter dans son dos et le transpercer. Il s'effondra à genoux sans même regarder son assassin derrière lui, avant de tomber pour la dernière fois, une larme coulant sur sa joue, l'invictus était vaincu. Le traître des ombres attrapa la couronne qui était tombée à ses pieds et la posa sur sa tête, avant de lever le regard vers la horde qui se

rapprochait dangereusement de lui, il cria : « Voyez mes amis ! Le tyran est mort ! Nous avons gagné, quel que en soit le prix ! C'est maintenant que la monarchie prend fin ! » Le cortège s'arrêta et plus un mot ne vint, quand une petite voix vint briser le silence : « Mais qu'as-tu donc sur la tête ? Tu te places au-dessus de nous de tes grands propos, nous nous sommes battus pour tes idées, mais qu'est-ce qui te différencie des autres tyrans ? » Pris au dépourvu, l'accusé ne sut quoi répondre, il était aussi roi après tout. Les derniers combattants lui foncèrent tous dessus, et il brandit son épée une dernière fois, il était seul contre mille. Quelques secondes et giclées de sang plus tard, sa tête roula à côté de celle de l'homme qu'il avait tué quelques instants plus tôt.

Et au milieu de ce carnage, la reine s'avança. Elle était la seule qui avait su garder son trône au fil des siècles et des millénaires. Froide et légère, elle sillonnait entre les cadavres, elle était la souveraine des âmes, la seule qui était éternelle : la mort. Même les plus grands des empereurs n'auraient pu lui échapper, et peu importe qu'ils soient riches ou couverts de succès, tant que ces hommes auront des têtes et que celles-ci seront couronnées, elles finiront par tomber.

## Mon royaume

J'ai vécu dans un royaume à peine plus grand qu'une maison, il était entouré d'épines et de ronces qui le rendaient impénétrable pour quiconque voulait y entrer, si bien que dans toute mon existence je n'ai connu que le roi et la reine. Le roi disait que nous étions protégés de tous les dangers, que nous n'avions pas besoin de sortir. Il voulait nous savoir en sécurité mais je voyais dans les yeux de la reine que les murailles ressemblaient plus à une prison qu'à une protection pour elle.

Je crois bien que tous les jours il faisait orage dehors, c'est peut-être pour ça que le roi était si méchant avec celle qu'il appelait souvent sa reine. Elle, elle disait toujours que notre humeur change avec le temps, elle disait toujours que ce n'était pas grave si le roi était un peu méchant parce qu'elle le méritait après tout. Moi je ne suis pas d'accord. Parce qu'elle souriait toujours et qu'elle n'avait jamais l'air malheureux alors que c'est sûrement elle qui souffrait le plus. Souvent on faisait un jeu dans lequel j'étais poursuivie par le roi, il voulait me capturer alors elle disait en rigolant : « Sauve-toi, prends ta monture et cache-toi, je serai toujours là pour protéger ma princesse. » Et je partais au galop, je me cachais sous le lit en me bouchant les oreilles le temps que la tempête passe. Elles sont toutes passées, pas aujourd'hui. Peut-être parce que ce n'en est pas une mais plutôt la fin du monde, de mon monde.

\*\*\*

Je suis réveillée par des secousses qui ne correspondent pas à sa douceur habituelle, la panique se lit dans ses yeux mais elle n'est pas aussi forte que cette nouvelle lueur qui vient d'apparaître, celle de l'espoir. Elle m'intime de me lever immédiatement, le temps presse d'après elle :

– Dépêche-toi Sterenn, prends ce que tu aimes le plus dans ce sac. Nous n'avons que très peu de temps !

Je ne comprends pas ce qu'il se passe réellement, je ne l'ai jamais vue comme ça auparavant. Je reste debout au centre de la pièce, ne sachant pas comment agir, si bien que plusieurs minutes s'écoulent.

– Sterenn que fais-tu ? Ma chérie ! Tu veux ce doudou ? Et celui-là ?

Elle ne me laisse pas le temps de répondre et fourre tout dans un sac puis ouvre l'armoire, en sort quelques affaires et me prend la main pour me guider. Je ne comprends pas pourquoi tout est si inhabituel. J'ai peur. Où est le roi ? Je crois que ce qu'elle veut faire est interdit, je crois qu'elle veut sortir.

– J'ai peur.

Elle s'arrête, se met à ma hauteur et me prend dans ses bras.

– Ma petite princesse qui a toujours su se montrer si courageuse, j'aimerais tellement te montrer la beauté de la vie et pour ça nous devons partir de là, d'accord ? Est-ce que tu peux me montrer comme tu es forte ?

Aucun mot ne parvient à sortir de ma bouche alors je lui fais un câlin.

– Regarde, Sterenn, c'est la clé qui nous mène vers la liberté, tu n'auras plus jamais à jouer au jeu.

Un sourire confiant se dessine sur ses lèvres, je souris à mon tour. Tout est fini.

La clé dans la serrure, un premier tour puis un deuxième. La poignée qui se baisse. La porte qui s'ouvre... et qui se referme violemment sur le roi. Contre moi sa reine tremble. Échec et mat. Il a vu la valise dans l'entrée, il a vu que nous avons enfilé nos manteaux, il a vu qu'elle tenait la clé de la porte.

– Tu comptais aller où comme ça ? Quand je pense que je te faisais confiance.

Elle se relève et se met devant moi. Elle n'a pas le temps cette fois d'annoncer la phrase qui signale le début du jeu, le coup est parti, la projetant sur le sol. Le roi s'avance vers elle, la tirant par les cheveux, je lui attrape une jambe et hurle. Je ne veux pas qu'elle souffre, je veux que ça s'arrête.

– Regarde ce que tu as fait à ma fille ! Tu l'as manipulée pour qu'elle s'attaque à moi !

Il lâche sa reine, sa chose, celle qu'il garde enfermée précieusement dans son royaume pour s'accroupir auprès de moi.

– Ma chérie, Rachel a été très méchante, elle a voulu t'enlever à moi, ton père qui t'aime tellement fort.

Dans ses yeux je ne vois pourtant aucune trace d'amour, mais un incendie. J'ai l'impression qu'il prend feu et qu'il est prêt à brûler

tout sur son passage. Brutalement il me décroche de lui avant de me demander de regarder ce qu'on fait aux traîtres dans son genre.

– Que veux-tu dire pour ta défense ?

Elle se relève l'air déterminé, cette fois elle ne se laissera plus faire.

– Martin ça suffit, je ne veux pas de cette vie pour la petite.

– Madame n'est pas satisfaite ? Elle ne fait rien mais ce n'est pas encore assez !

La colère le submerge, il se noie. Il fait valdinguer chaque objet présent sur le meuble d'entrée dans un terrible fracas qui me fait hurler. Pourquoi est-il comme ça ? La reine essaye de me protéger, elle m'attrape la main et s'enfuit le plus loin possible de lui.

– Tu vas rester sagement sous le lit d'accord, je te re...

– Tu n'es qu'une lâche et une traître. Tu sais ce qu'on fait aux personnes comme toi ?

La terreur dans les yeux, les mains qui tremblent à la vue du roi qui tel un lion affamé se jette sur sa proie.

– Tu voulais partir ? Je vais réaliser ton vœu, mon cher amour.

Le roi sort son épée, j'ai peur, il s'avance, je voudrais qu'elle bouge, la lame du couteau s'enfonce dans sa poitrine. À cet instant le temps s'arrête. La reine est tombée. J'ai crié, je crois même que j'ai hurlé. Je me suis précipitée sur elle.

– Maman !

Elle m'a regardée et j'ai vu tout l'amour qu'elle me portait, j'ai vu le bien du mal. Puis la douleur a été trop forte pour être cachée cette fois. Ses yeux ont de nouveau rencontré les miens, ils criaient « Je t'aime, je suis désolée. » Ils se sont figés, ont perdu toute émotion et j'ai regardé son âme quitter son corps. On aurait dit qu'elle dormait. Je l'ai secouée, je lui ai hurlé dans les oreilles, je l'ai suppliée, j'avais besoin d'elle.

J'ai crié au roi :

– Ramène-la moi !

Il a rigolé d'un rire sans joie, d'un rire cruel avant de quitter la pièce, je ne savais pas, moi, que mourir c'est pour toujours. Son rire est resté ancré en moi. Tout à coup j'ai eu envie de tout casser, puis j'ai senti le vide de son absence à travers mon être. Mon regard s'est posé sur le couteau. Il n'y avait qu'une seule solution.

Je n'attendais pas de prince pour me sauver, je voulais seulement que maman revienne, tout est fini maintenant, le roi est mort. Je l'ai tué.

## **Le manuel des marchands de temps**

Londres, 1992.

« Franchis le portail, retrouve le gérant du *Prospect of Whitby*, et ramène-moi *Le manuel des marchands de temps*, me dit mon ami. Je comprends que ce n'est pas le moment de poser des questions, puisqu'il me pousse au travers de cette étrange porte. Je ne sais même pas à quoi ce livre ressemble, et surtout pourquoi il le veut. On me bouscule. Je suis maintenant au milieu d'une foule, et oh ! au milieu de la route aussi, une calèche manque de me renverser. La route est pavée, il n'y a pas de bitume. Et puis, les gens sont habillés étrangement et me dévisagent. En effet, je ne porte pas les mêmes vêtements qu'eux. Les hommes sont vêtus de redingotes noires avec des chapeaux assortis, et les femmes portent de magnifiques robes bien travaillées. Moi, je n'ai qu'un jean trop large et un vieux sweat. Un journal laissé au sol m'informe que je suis actuellement dans la ville de Londres de 1892.

\*\*\*

Londres 1892.

Comment se fait-il que moi, D'Artagnan, je me retrouve dans le passé, chargé d'une mission telle que celle-ci ? Je me sens comme le célèbre mousquetaire, qui d'ailleurs a toujours été ma source d'inspiration et m'a toujours donné la force et le courage de surmonter les obstacles de la vie et d'entreprendre tous mes projets. J'en suis là de mes réflexions lorsque j'entre dans le premier pub en face de moi, le très connu *Prospect of Whitby*. Finalement, au fil des siècles, il a toujours gardé son aspect historique et ancien. Quel hasard, tout de même, que je sois directement tombé au bon endroit. Mais peut-être pas ? Mon ami l'aurait sûrement préréglé, pour m'éviter de perdre du temps, comme il l'aurait également fait lors de ces précédents voyages.

Le gérant me fait signe de venir : « Vous êtes bien d'Artagnan, né en 1970, ami de Mr. Back ? »

Sa question me laisse perplexe, compte tenu des circonstances. J'opine néanmoins et il me prend par le bras pour m'emmener dans une pièce derrière le comptoir, à l'abri des regards. En voyant mon

visage stupéfait, il m'explique : « Mr. Back m'a informé de votre venue avant de partir, car il avait oublié *Le manuel des marchands de temps* derrière lui. Il m'a également averti que ce serait vous qui viendriez, parce qu'il serait trop dangereux pour lui de revenir, à cause de ses mauvaises rencontres. »

C'est donc pour cette raison que je suis ici et pas mon ami.

Le gérant me tend des vêtements : « Tenez, c'est pour que vous puissiez entrer dans le palais royal. Personne ne contrôlera votre identité et vous ressemblerez comme deux gouttes d'eau aux autres. »

Sur ce, j'enfile le costume et remercie ce gentilhomme. Je quitte le pub et me dirige droit vers le palais. En passant devant les différentes vitrines de vêtements, librairies et épicerie, je m'y reflète, portant un uniforme de la garde royale, avec cette couleur rouge bien caractéristique et cette grande coiffe noire. Ça me fait drôle de me voir dedans, ce n'était pas vraiment dans mes projets de vie ! Maintenant, au lieu de me dévisager, les gens me regardent avec respect. Qu'est-ce que c'est gratifiant !

Je m'infiltrerai effectivement sans difficulté dans le palais. Mon problème à présent, c'est de savoir où se trouve le livre. Mes pieds m'emmènent instinctivement à la bibliothèque, mon ami étant un grand lecteur. Et puis je sais qu'il y a été à maintes reprises, dans le cadre de ses voyages. Il m'a aussi plusieurs fois raconté où elle se situe. Je m'avance donc devant la grande porte en bois massif, ornée de motifs anciens, et je l'ouvre. Et là, misère : une salle immense se dessine devant moi avec d'énormes fenêtres. Des livres à perte de vue. Je ne sais même pas par où m'y prendre. Je commence à chercher. Rien. Je regarde sur une des grandes tables, rien. Sur des étagères, toujours rien. J'entends des bruits derrière la porte. Je m'active dans ma recherche lorsqu'elle se dérobe, pour laisser apparaître cinq grands gardes musclés. « Hé ! me crie l'un d'eux, qu'est-ce que tu fais là ? Je ne te reconnais pas. Ou du moins tu es censé être avec les autres à l'entrée. »

Et moi qui pensais que j'allais passer incognito. Je n'ai pas le temps de répondre qu'il se jette sur moi. Dans ma chute au sol, j'aperçois sur le tapis un livre à la reliure dorée, illuminé par la clarté du soleil. Je m'échappe des griffes du garde et cours jusqu'à l'atteindre. *Le*

*manuel des marchands de temps*. Le voilà enfin. Je le prends puis repars en esquivant les gardes, telle une proie se démêlerait de ses chasseurs. Dans ma course effrénée, je bouscule une femme plutôt forte. Elle est de taille moyenne et brune, et porte une magnifique robe blanche, avec un superbe diadème rouge. « Qui êtes-vous ? » me demande-t-elle, interloquée. Je me retourne pour surveiller mes poursuivants et lui réponds avant de me sauver : « Juste un homme de passage, excusez-moi. » Je ne peux m'attarder sur elle, il faut que je m'enfuir. Je sors du palais, les gardes à quelques mètres de moi. J'aperçois le portail pour me ramener dans le futur, mais il semble se rétrécir au fur et à mesure que j'avance. Non ! Il se referme ! Comment est-ce possible ? On ne m'avait pas prévenu qu'il pouvait se verrouiller et me laisser là.

C'est fini, c'est la fin pour moi, je suis coincé.

Je décide de semer les gardes et de me rendre au *Prospect of Whitby*. En me voyant, le gérant me pose un tas de questions pour savoir si ma mission s'est bien déroulée. Je lui réponds que non, et il me demande plein de détails sur ce qu'il s'est passé. Il m'offre un repas. Tout en mangeant, je feuillette cet objet qui me cause tant de problèmes (alors que j'aurais pu être tranquillement chez moi à m'occuper de mes études). Je découvre alors que le portail peut s'ouvrir temporairement, et donc que mon ami a dû laisser cette option après être revenu de son dernier voyage. C'est peut-être même ce qui l'a sauvé, ses ennemis ne pouvant pas traverser le portail s'il est fermé. La bonne nouvelle, c'est que je peux le déverrouiller. La mauvaise, c'est que les gardes sont à mes trousses. Un portrait contre le mur attire mon attention, et le gérant du pub, me voyant en pleine contemplation, me rappelle que c'est celui de la reine Victoria. Cela me fait soudainement me rendre compte que la femme que j'ai manqué de heurter tout à l'heure n'est autre qu'elle. C'est incroyable. Si je rentre vivant chez moi, je pourrai dire que j'ai rencontré l'une des plus grandes reines du Royaume-Uni et d'Irlande.

Trêve de dispersion, il faut déjà que j'y sois, chez moi, et vivant. Le gérant organise ma fuite avec des amis à lui et à minuit le jour-même, je suis devant le portail temporel, torche à la main. Ayant appris un peu de latin au lycée, je lis sans trop de mal l'incantation écrite dans

le livre pour le rouvrir. Une lumière intense nous éblouit, moi et ma bande. Je distingue le devant de ma maison au travers. Je remercie et dis au revoir à mes amis. Un peu stressé, je fais un premier pas timide. Je fais le deuxième franchement, et me retrouve devant chez moi.

\*\*\*

Londres, 1992.

Mr Back, mon ami, m'attend. Je le rejoins, lui donne le livre. Il s'excuse ne pas m'avoir tout expliqué plus tôt, mais c'est parce que le temps lui manquait. Après toutes ces péripéties, nous décidons d'aller manger au *Prospect of Whitby*. En chemin, je mets les mains dans mes poches, comme d'habitude, et je suis surpris d'y trouver un objet assez rugueux. Je sors ma main, et découvre qu'il s'agit d'une broche portant un magnifique diamant serti sur une monture en or, gravée des initiales *A.V.*

Au moins, j'aurais gardé un souvenir de mon voyage. À moins que je ne la lui rende pour la revoir une dernière fois ?